ROMANCES

DU

CANADA,

PAR

A. MARMAIN.

QUÉBEC :

J. & G. CRÉMAZIE, Libraires-Éditeurs,

12, rue de la Fabrique.

1864.

ROMANCES

ET

CHANSONS,

PAR

A. MARSAIS.

QUÉBEC :

J. & O. CRÉMAZIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

12, *rue de la Fabrique.*

1854.

Enregistré conformément à l'acte de la Législature Provinciale, en l'année 1854, par J. & O. Crémazie, dans le Bureau du Régistrateur de la Province du Canada.

Typographie d'Augustin Côté et Cie.

INTRODUCTION.

Avant de partir pour le Canada, sur lequel on a, en Europe, des notions vagues et même fausses, je me figurais voir, en y abordant, un pays malsain et arriéré en civilisation. Combien j'ai été désabusé dès mon arrivée ici. Que de préjugés injustes j'ai rejetés en le connaissant, non-seulement par les rapports d'autrui, mais aussi par mes yeux.

J'y ai trouvé un ciel pur, un climat salubre, l'industrie en progrès, le commerce développé sur une vaste échelle, les arts florissants, l'instruction répandue jusques dans les campagnes ; j'ai vu un peuple religieux, hospitalier et laborieux qui, d'origine soit française, soit anglaise, m'a paru bien disposé en faveur de la France ; des terres en belle culture, parsemées de fermes et ornées de *cottages*, d'innombrables rivières, fleuves et lacs bordés de maisons sur une longue file qui leur donne l'air d'un village de plusieurs lieues d'étendue ; j'ai observé des canaux magnifiques reliant des voies naturelles de communications par eau plus magnifiques encore, (car les œuvres de l'homme ne peuvent rivaliser avec celles

de Dieu), plusieurs chemins de fer ou construits ou en construction, enfin un pont gigantesque que l'on jette sur le St. Laurent, et qui sera la merveille du génie humain, comme le fleuve qu'il traversera est l'une des merveilles du monde. Quant au gouvernement Canadien, je l'ai jugé libéral, paternel et plus populaire que beaucoup d'autres en Europe et ailleurs.

Après avoir fait ces observations *ex visu et auditu*, j'ai songé à les fixer sur le papier et à les communiquer au public par l'impression. Si j'ai traduit mes idées en vers légers et en refrains de couplets, c'est que, selon moi, la vérité et la raison se montrent sous un aspect plus agréable quand elles revêtent une *forme* gaie qui n'exclut pas la philosophie du *fond*.

J'ajouterai, dans toute la sincèrité de mon âme, que l'éloge mérité que j'ai fait du Canada est un juste tribut de ma reconnaissance pour l'accueil bienveillant que j'ai reçu dans toutes les parties de ce pays que j'ai visitées, et je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de lui payer ma dette de gratitude autrement que par des chansons.

A. MARSAIS.

Québec, 1er octobre 1854.

CHANSON.

LA NOUVELLE CANADIENNE.

AIR : *Des Marins de la République.*

Nous, fils de glorieux ancêtres,
De FRANÇAIS, d'ANGLAIS tour à tour,
Au CANADA, noble séjour,
Ne connaissons que nous pour maîtres !
Veillons toujours sur ce berceau
De notre liberté chérie !
Le saint amour de la Patrie
Doit être notre seul drapeau ! } *bis.*

Quand, de la paix troublant les charmes,
Nos voisins fondirent sur nous,
Au cri d'honneur ! nous levant tous
Soldats ! nous courûmes aux armes ;
L'assaillant trouva son tombeau
A notre frontière envahie.
Le saint amour de la Patrie
Fut alors notre seul drapeau ! } *bis.*

Un jour, de néfaste mémoire,
La discorde entra dans nos rangs ;
CANADIENS ! que ces sombres temps
Ne ternissent plus notre histoire !
La loyauté de son flambeau
Nous éclaire, et sa voix nous crie :
Le saint amour de la Patrie
Doit être notre seul drapeau ! } *bis.*

Au delà de la mer profonde,
Au loin, auprès, en aucuns lieux
Est-il un peuple plus heureux,
Plus libre que nous dans le monde ?
Un pays plus vaste et plus beau
Pour le commerce et l'industrie ?
Le saint amour de la Patrie
Doit être notre seul drapeau ! } *bis.*

Soyons fiers de notre partage,
Et défendons nos droits sacrés ;
Transmettons des noms révérés
A nos neveux en héritage !
Dieu nous donna la terre et l'eau
Largement, de sa main bénie.
Le saint amour de la Patrie } *bis.*
Doit être notre seul drapeau ! }

Citoyens ! si quelque parjure,
Si quelque traître à son pays
Marchait avec nos ennemis,
Pour imposer sa Dictature,
Repoussons-le comme un fléau ;
Que sa trahison soit flétrie !
Le saint amour de la Patrie } *bis.*
Doit être notre seul drapeau ! }

CHANSON.

LE CANADIEN.

AIR : *Un jour le frère Pancrace.*

Depuis que la Politique,
Jointe à l'esprit anarchique,
Financier et tyrannique
En EUROPE déborda,
Son atmosphère me pèse ;
Pour rire et parler à l'aise,
Ou chanter la *Marseillaise*
Il faut être au CANADA ! (*bis.*)

La FRANCE jadis rieuse,
Aujourd'hui trop sérieuse,
Perdit son humeur joyeuse
Et plus ne se dérida.
Moi j'aime à chanter, à rire ;
La liberté de tout dire,
Et d'imprimer et d'écrire
Je la trouve au CANADA ! (*bis.*)

Une autorité revêche,
Là bas, partout nous empêche
D'exercer le droit de pêche
Et de chasser sans *Visa* ;
Au diable ces lois hostiles !
Les poissons, les volatiles
Et les *Caribous* faciles
M'appellent au CANADA ! (*bis.*)

A PORTLAND l'intolérance,
Sous le nom de *Tempérance*,
Me condamne à l'abstinence
Des biens que Dieu m'accorda.
Ici chassant l'humeur noire,
J'ai la liberté de boire,
Et je trinque à votre gloire,
Habitants du CANADA ! (*bis.*)

Si je blâme le systême
Du *Puriste* à face blême,
Qui, faisant toujours carême,
Avale glace et soda,
J'aime la couleur vermeille
Que te donne la bouteille
Pleine du jus de la treille,
O ! Peuple du CANADA ! (*bis.*)

Les dimanches, à la messe
Le Canadien se presse ;
Au sermon comme à confesse
Sa piété le guida ;
Mais, en priant avec zèle,
Il resta toujours fidèle
A la gaité paternelle ;
On sait vivre au CANADA ! (*bis.*)

ROMANCE.

LA BAIE DES HA! HA!

AIR : *Dans un grenier qu'on est bien à vingt-ans !*

Au CANADA, ce pays de merveilles,
Où le touriste en marche environné,
Il n'en est point, selon moi, de pareilles
Aux flots profonds et noirs du *Saguenay*.
L'Européen qui sonda ces parages,
Et le premier à la baie aborda,
Poussant un cri devant ces bords sauvages,
Nom que la baie a gardé, dit : ha ! ha ! (*bis.*)

En admirant la rapide rivière
Dont l'onde écume, au *Saut-Montmorency*,
A *Lorette*, à *Sainte-Anne*, à la *Chaudière*,
Le spectateur pousse le même cri ;
Lorsqu'il arrive à la chute fameuse
Qui retentit bien loin de *Niagara*,
Gouffre où bondit la vague furieuse,
Sans doute il crie encor plus fort : ha ! ha ! (*bis.*)

Voyez ces lacs, ce *St. Laurent* immense !
Est-il ailleurs un spectacle plus beau ?
Quel site égale, en sa magnificence,
Le *Cap Diamant*, *Québec* et son plateau ?
Voyez ces monts couronnés de verdure,
Ces hauts sapins, arbres que Dieu planta !
En contemplant cette grande nature,
Il faut aussi vous écrier : ha ! ha ! (*bis.*)

Sur ce terrain de tout temps monarchique,
La liberté voit briller son flambeau,
Et c'est en vain qu'ici la République,
Tenta souvent de montrer son drapeau.
Lorsqu'espérant sa facile conquête,
Certain voisin contre lui s'avança,
Le CANADIEN vaillamment lui tint tête,
Et l'ennemi battu criait : ha ! ha ! (*bis.*)

Dois-je à la fin dire ce que je pense
Des habitants de ces bords peu connus ?
De leurs aïeux d'Angleterre et de France
Ils ont gardé traits, langage et vertus.
Les Etrangers, dans leur discrète extase,
A votre aspect, Belles du CANADA,
Disent tout bas, sans achever la phrase,
Ces mots, refrain de ma chanson : ha ! ha ! (*bis.*)

CHANSON.

LE MARGUILLIER DE LORETTE.

AIR : *Il était un roi d'Yvetot.*

Près QUÉBEC, en un lieu charmant,
Qu'on appelle LORETTE,
Dont la rivière, en écumant,
Dans un gouffre se jette,
Est un *marguillier* jovial
Qui n'a pas, en original,
D'égal.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel gai marguillier j'ai vu là,
Là, là !

Nul chantre, au *lutrin*, ne sait mieux
Ravir son auditioire ;
Son diapazon est merveilleux,
Pour les chansons à boire ;
Son nez est couleur de rubis,
Ses yeux pétillants, ses habits
Tout gris.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! etc.

Quand il est avec son *seigneur*,
Deux fiers lurons, à table,
Des vins il choisit le meilleur,
En gourmet fort capable.
Sa langue alors est un moulin

Que fait marcher son verre plein,
De vin.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! etc.

Bien qu'il ait passé soixante ans,
Que son crâne grisonne,
Il est frais comme en son printemps,
Et vert en son automne.
Sur le chapitre de l'amour
On ne le trouve jamais sourd,
Ni court.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! etc.

Avec son langage normand
Et son air de bonhomme,
Il vous lance, pour compliment,
Un trait qui vous assomme.
Mais, à l'entendre, chacun rit;
De ses bons mots point ne tarit
L'esprit.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! etc.

Il vaut mieux l'avoir pour ami
Qu'être son adversaire,
Car il ne fait rien à demi,
Soit en paix, soit en guerre ;
Citadins, ne l'attaquez point,
Si non, gare à son coup de poing
Qui joint !
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! etc.

Il est tempérant sous le toit
Qu'au village il habite ;
Chez lui, quand il est seul, il boit,
De l'eau pure, en ermite,
Et jamais il ne prend son thé
Qu'après son bénédicité
Cité,
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! etc.

Au résumé ce *marguillier*
Est un fort bon compère ;
Sous son logis hospitalier
Il vous accueille en frère,

Vous offrant son lit et son pain,
Et vous serrant, comme un grappin,
La main !
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel gai *marguillier* j'ai vu là,
Là, là !

ROMANCE.

SOUVENIRS DU CANADA.

AIR : *Moi Don Fernand de Léon.*

J'ai vu nombre de climats
Où l'on gèle ou grille ;
Là le soleil ne luit pas,
Ici trop il brille,
Mon étoile me guida
Un beau jour au CANADA ;
Pour moi quelle chance } *bis.*
D'être ici venu ! }
Ce pays trop peu connu
N'a point oublié la FRANCE,
Et le peuple y parle encor
Son langage d'or.

La nature est dans ces lieux
Grandiose et belle ;
Là son pinceau merveilleux
Partout se révèle,
Surtout dans ces vastes lacs
Tels qu'ailleurs on n'en voit pas ;
Pour moi quelle chance, etc.

Ses cataractes n'ont point
Certes de pareilles ;
J'en dois croire, sur ce point,
Mes yeux, mes oreilles ;
Le *St. Laurent* colossal
Nulle part n'a de rival ;
Pour moi quelle chance etc

Dans ses antiques forêts,
  Séjour du mystère,
La main de l'homme jamais
  Ne creusa la terre;
La cognée a respecté
Leur vieille virginité.
  Pour moi quelle chance, etc.

Orignaux et Caribous,
  Ours noirs, daims rapides
Vous offrent là de beaux coups,
  Chasseurs intrépides !
Pour tirer un tel gibier
Je me ferais braconnier !
  Pour moi quelle chance, etc.

L'hiver, la terre longtemps
  De neige couverte
Là se revêt, au *printemps*,
  De sa robe verte ;
L'été la pare de fleurs ;
L'automne de vingt couleurs.
  Pour moi quelle chance, etc.

Quant aux braves habitants
  De cette contrée,
Ils ont des Anglais-Normands
  La face empourprée,
Le froid vous y pique un peu ;
Mais les cœurs sont tous de feu.
  Pour moi quelle chance, etc.

Au beau sexe *Canadien*
  Je dois rendre hommage ;
Mieux que lui je n'ai vu rien
  Dans aucun parage.
Il unit au charme anglais
Le piquant attrait français.
  Pour moi quelle chance, etc.

Dans ce coin de l'Univers,
  Pays jeune encore,
J'ai connu des amis chers,
  Et dont je m'honore ;

Là mon titre de FRANÇAIS
M'a donné partout accès !
Quelle heureuse chance } *bis.*
M'a fait y venir ! }
J'ai trouvé ton souvenir
Ici gravé, noble FRANCE !
Et le peuple y parle encor
Ton langage d'or !

ROMANCE.

LA NATURE, OU LA CATARACTE DE NIAGARA.

AIR : *Du ravin des Pervenches.*

J'aime à contempler la belle nature
Au sommet des monts de neige couverts,
Au sein des forêts où le vent murmure
Et sur le rivage escarpé des mers ;
Aux bords des torrents, spectacle sublime,
J'aime à voir les flots rouler dans l'abîme,
Comme le tonnerre, en bruyants éclats ;
Soit près d'une source à l'eau fraîche et pure,
Soit lorsque l'orage hurle avec fracas,
J'aime à contempler la belle nature.

J'aime à dessiner la grande nature
Près du *Niagara*, ce gouffre écumant,
Et de ses rochers l'âpre architecture,
Qui se dresse à pic vers le firmament.
Déployant aux cieux leurs immenses aîles,
L'aigle, le vautour aux serres cruelles,
Planent, balancés sur les flots profonds ;
Devant ce tableau, splendide peinture,
D'extase énivré, je prends mes crayons ;
J'aime à dessiner la grande nature.

Oui, j'aime à chanter l'auguste nature
Toujours admirable au sein des deserts,
Et dans les vallons parés de verdure,
Et près des glaciers, trônes des hivers.

Volcans qui lancez vos brûlantes laves,
Fleurs qui répandez vos parfums suaves,
Ombres de la nuit, lumière du jour,
Œuvres du Très Haut, moi sa créature,
Pour l'auteur divin le cœur plein d'amour,
Oui, j'aime à chanter l'auguste Nature.

Mais puis-je esquisser tes traits, ô Nature !
Cette cataracte, à l'écho fameux,
Qui dans un brouillard éternel murmure,
Et dont la vapeur monte vers les cieux ?
Ces sombres sapins, où gémit la brise,
Debout sur ces rocs où l'onde se brise,
Et cet arc-en-ciel, gigantesque anneau,
Des feux du soleil, brillante diaprure !
Sur un tel théâtre il n'est nul pinceau ;
Qui puisse esquisser tes traits, ô Nature !

Qui peut te chanter ou peindre, ô Nature !
Toi, reine immortelle, au sceptre de feu !
Dont le diadême étoilé figure
Des rubis cloués au fond d'un ciel bleu !
Comment dénombrer ces astres sans nombre,
Tantôt éclairés et tantôt dans l'ombre,
Qui roulent, lancés dans l'immensité ?
Ces globes errants, dont la chevelure
Brille à nos regards dans l'obscurité ?
Qui peut te chanter ou peindre, ô Nature ?

CHANSON.

LA MAL-BAIE.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver ?*

Certaines gens portent des noms
A leurs qualités fort contraires ;
Il existe plusieurs cantons,
Aussi mal nommés par nos pères.
De ce nombre est, je le soutiens,
L'endroit appelé *La Malbaie*

Changez ce nom, ô CANADIENS !
Contre celui de *Bonne Baie !*
Oui, débaptisez la *Malbaie ?*

Le démocrate, au mot : *Seigneur*,
S'indigne et crie à l'arbitraire ;
Il se rappelle avec terreur
Ces châteaux jadis leur repaire ;
De même, en entendant ce nom,
L'Etranger d'abord s'en effraie,
Et craint d'entrer chez le DÉMON,
En abordant à la *Malbaie*,
Est-ce l'ENFER que la *Malbaie ?*

Mais combien il est détrompé,
Lorsqu'il a touché le rivage !
Soudain son regard est frappé
Par les charmes du paysage ;
Des vaches, un groupe d'agneaux
Qui paît l'herbe fleurie, et baie,
De frais vallons, de clairs ruisseaux,
De bonnes gens, c'est la *Malbaie*,
Quel PARADIS que la *Malbaie !*

Quant au *Seigneur* de ce comté,
Au lieu d'un hautain personnage,
C'est un digne homme ; la bonté
Est empreinte sur son visage.
Dans son *cottage* il vous reçoit,
En hôte, ami, sans qu'on y paie ;
L'on chasse et pêche et mange et boit,
Tout à son aise à la *Malbaie*
Oh ! qu'on est bien à la *Malbaie !*

Vous qui, sur le vieux continent,
Gémissez d'être prolétaires,
Allez aux bords du *St. Laurent ;*
Gratis vous obtiendrez des terres.
Pour rente au *seigneur* de l'endroit,
D'un sou par arpent la monnaie,
Voilà le seul et léger droit,
Qu'on doit payer à la *Malbaie ;*
Emigrez donc à la *Malbaie !*

En outre au CURÉ du hameau
Il vous faudra payer la dîme ;
Mais, bon pasteur de son troupeau,
Il l'aime, et jamais ne l'opprime.
Du grain, des œufs, du lait, du bois,
Du poisson qui dans ces eaux fraie,
Pas une obole quelquefois
C'est tout l'impôt de la *Malbaie ;*
Dieu vous conduise à la *Malbaie?*

CHANSON.

KAKOUNA.

AIR : *Monseigneur, Monseigneur, je suis votre humble serviteur.*

Les idolâtres INDIENS,
Dans leur langage sonore,
Nommaient, avant les CHRÉTIENS,
Ces lieux qu'on appelle encore :
Tadousac, Temiscouata,
Ottawa, Kamouraska,
Kakouna, Kakouna,
De tous ces jolis noms en *A*,
Moi je préfère *Kakouna* (*bis.*)

Sur ces bords nous aspirons
Les senteurs de la marée ;
L'air est pur ; aux environs
La terre est riche et parée.
Si vous ressentez un mal
Soit physique, soit moral,
Kakouna, Kakouna !
En quelques jours vous guérira
Du *spleen* comme du cholera.

On y pêche des *saumons*
Et des *truites* fort goulues,
Des *marsouins*, des *esturgeons*,
Des *harengs* et des *morues*.

Loin des *caïmans*, des *requins*,
Des *Hurons*, des *Algonquins*,
Kakouna, *Kakouna*,
Est des bains le *nec plus ultra*,
Car le *St. Laurent* passe là.

Voyez de tous ces vaisseaux
Les blanches voiles tendues,
Ces goëlettes sur les flots
Nageant comme suspendues.
Ces nombreux *steamers* bravant
Et les vagues et le vent.
Kakouna, *Kakouna*,
Vous offre ce spectacle là ;
PARIS n'a rien d'égal à ça.

Aux jours brûlants de l'été,
Une famille sauvage,
A *peau rouge* en vérité,
Vient camper sur ce rivage,
Hommes, femmes au *Wigwam*,
Comme les enfants d'ADAM.
Kakouna, *Kakouna*,
Gratis les voit en scène là ;
C'est bien moins cher qu'à l'*opéra*.

Si l'on aime à naviguer
Avec un canot d'écorce,
L'IROQUOIS vous fait voguer ;
Il est de première force.
La montagne, en long rideau
Se dresse, au fond du tableau.
Kakouna, *Kakouna*,
Jouit de ce théâtre là ;
C'est un charmant *panorama*.

Là, par jour, aux trois repas
Que l'appétit assaisonne,
Les hôtes ne manquent pas,
Sitôt que la cloche sonne.
Chacun boit et mange là
Comme aux noces de CANA.
Kakouna, *Kakouna*,
Est un vrai jour de *gala*,
Où l'on imite GARGANTUA !

CHANSON.

LA RIVIÈRE-DU-LOUP.

AIR : *Ramonnez ci, Ramonnez là, etc.*

En visitant le CANADA
Le poëte s'inspire ;
Moi plus je vois ce pays là,
Plus je l'aime et l'admire.
Partout j'y trouve des sujets
De chants inépuisables ;
De ses cascades innombrables
L'aspect est pour moi plein d'attraits ;
Ainsi chantons encore un coup
Chantons la Rivière-du-Loup ! (*ter*).

On dit que les loups autrefois
Infestaient ces rivages,
Incultes et couverts de bois
Et peuplés de sauvages.
Les *Peaux Rouges*, depuis longtemps,
Et les loups déguerpirent ;
Les Etrangers qui les bannirent,
Etaient des Bretons, des Normands ;
En leur honneur, encore un coup
Chantons la *Rivière-du-Loup* ! (*ter.*)

Au lieu de loups, on voit ici
Des habitants *bipêdes*,
Mais non féroces, Dieu merci !
Comme ces *Quadrupèdes*.
Ils ont bon cœur, aménité,
Mœurs et vertus champêtres ;
Chez eux voyant de nos ancêtres
Les noms, le culte et la gaieté,
Je veux chanter encore un coup
Chanter la *Rivière-du-Loup*. (*ter*).

Un joli village s'étend
Sur ce mont pittoresque ;
A ses pieds court le *St. Laurent*,
Ce fleuve gigantesque.

Non loin de là j'entends le son
D'une chute écumante ;
Cette musique étourdissante
Mérite bien une chanson ;
Il faut chanter encore un coup
Chanter la *Rivière-du-Loup.* (*ter.*)

Sur ces bords il ne manque rien
Pour récréer la vue ;
Un aqueduc aërien
Conduit l'eau suspendue,
Roulant des planches de sapin
Dans sa course rapide ;
Au bruit de cette onde limpide
Et de la scie et du moulin,
Je vais chanter encore un coup
Chanter la *Rivière-du-Loup.* (*ter.*)

Je chante et bois au souvenir,
CANADIENS ! de la FRANCE ;
Ses bons vins nous font rajeunir,
Bus avec tempérance.
Chantez aussi ces vieux refrains
Qui rappellent sa gloire !
Mais, comme en chantant il faut boire,
Sans cesser d'être bons chrétiens,
Amis ! buvons encore un coup !
Chantons la *Rivière-du-Loup !* (*ter*).

Du Français qui vient en ces lieux
La joie est naturelle ;
On y parle, sous d'autres cieux,
Sa langue maternelle ;
Dans les cités, dans les hameaux,
Jusques sous l'humble chaume,
En écoutant cet idiôme,
Qui dans mon âme a des échos,
Je veux chanter un dernier coup
Chanter la *Rivière-du-Loup.* (*ter*).

ROMANCE.

LES PEAUX ROUGES DU CANADA.

AIR : *Dieu, mes enfants, vous garde un beau trépas !*
OU : *Il est un Dieu, devant lui je m'incline..*

Peaux Rouges, vous du Canada les maîtres,
Au temps passé, qu'êtes-vous devenus ?
Dans ce pays qu'occupaient vos ancêtres
Vos noms à peine en ce jour sont connus.
L'Européen vint, de l'autre hémisphère,
Et refoula vos populations ;
Ainsi tout passe ou change sur la terre :
Trônes, Grandeurs, Villes et Nations !

Dans ces forêts, théâtres de vos chasses,
Où vous campiez libres dans le *Wigwam*,
Du *Caribou*, de l'*Ours* suivant les traces,
Légers et nus, comme vécut ADAM,
Le feu brûla maint arbre séculaire,
Et la charrue y traça des sillons ;
Ainsi tout passe ou change sur la terre :
Trônes, Grandeurs, Villes et Nations !

Ces vastes lacs, ces fleuves, ces rivières
Où vous voguiez, armés de hameçons,
Dans vos canots faits d'écorces légères,
Au sein des flots obstrués de poissons,
Tout est fermé pour vous ; on vous resserre,
On vous poursuit de cantons en cantons ;
Ainsi tout passe ou change sur la terre ;
Trônes, Grandeurs, Villes et Nations !

De vos aïeux vous n'êtes plus que l'ombre ;
Errant traqués comme les *Orignaux*,
Chaque jour voit décroître votre nombre
Et chaque jour voit accroître vos maux.
Dans l'ignorance abjecte et la misère
Vous croupissez, sous vos tristes haillons ;
Ainsi tout passe ou change sur la terre ;
Trônes, Grandeurs, Villes et Nations !

Le Prêtre en vain, vous prêchant l'Evangile,
Crut dévoiler votre âme à sa clarté ;
Il a semé dans un sol infertile ;
Le *Grand Esprit* de vous s'est écarté ;
Pour vous détruire, et la peste et la guerre
Vinrent se joindre à vos dissensions ;
Ainsi tout passe ou change sur la terre ;
Trônes, Grandeurs, Villes et Nations !

Mais sur ces bords, d'où la race Sauvage
A reculé, de forêts en forêts,
Lui succédant, la race au blanc visage
A déployé le drapeau du progrès.
Le flot des arts, franchissant sa barrière,
A fécondé ces vastes régions ;
Ainsi l'on voit refleurir sur la terre
Trônes, Grandeurs, Villes et Nations !

CHANSON.

L'HOSPITALITÉ ECOSSAISE AU CANADA.

AIR : *Paillas' mon ami n'saut' pas à demi.*

Lorsqu'après quinze ans de combats,
En FRANCE, en ANGLETERRE,
De s'entretuer on fut las,
Sur la mer et la terre,
On crut que la paix
Clôrait désormais
Ces sanglantes querelles ;
Mais les préjugés
Restèrent logés
Dans toutes les cervelles.

Bientôt la guerre des pamphlets
Remplaça la mitraille ;
Le théâtre armé de couplets
Fut le champ de bataille ;
Là les traits railleurs,
Nouveaux tirailleurs,

Faisaient un feu de bouches ;
LONDRES et PARIS,
Lançaient des écrits,
En guise de cartouches.

Parmi ces fougueux combattants
A plume bien trempée,
Il se donnait, de temps en temps,
Quelque bon coup d'épée ;
John Bull qu'en vexait,
Rudement boxait
Le *Frenchman* qui se flatte
De n'ignorer point
L'art du coup de poing,
Surtout de la *Savate*.

Mais tout a bien changé d'aspect ;
Une amitié durable,
Fruit de l'estime et du respect,
Leur sembla préférable.
Sans plus de procès,
ANGLAIS et FRANÇAIS
Vivent en bon ménage,
Et, nobles rivaux,
Joignent leurs drapeaux,
Ce dont le CZAR enrage.

Les HIGHLANDERS, nos vieux amis,
Comme on voit dans l'histoire,
A nos ZOUAVES réunis
Marchent à la victoire ;
Reçu chez l'un d'eux,
Je me sens joyeux
Comme les gens de noce ;
L'hospitalité
Est la qualité
Des enfants de l'ECOSSE.

Là, sous le climat *Canadien*,
Moins rude qu'on ne pense,
Dans un agréable entretien,
Je me croyais en FRANCE.
Sans gêne, ma foi,
Pas plus que chez moi,

Près de l'excellent homme,
Je ne vis *seigneur*
Nulle part meilleur,
De *Québec* jusqu'à *Rome*.

Je fus, ainsi qu'un *Pélerin*,
Sous la *Chevalerie*,
Accueilli par le châtelain
De cette seigneurie ;
Là point de blason,
D'armes, d'écusson ;
Pour manoir un *Cottage;*
Puissé-je au retour,
Revoir, quelque jour,
Ce charmant ermitage !

ROMANCE.

JACQUES CARTIER.

AIR : *Je vais revoir ma Normandie.*

Des côtes de la NORMANDIE
JACQUES CARTIER, sur ses légers vaisseaux,
Heureux dans sa course hardie,
De l'océan jadis franchit les flots.
Du *St. Laurent* touchant la plage,
Il rendit grâce à Dieu de son succès,
Et sur ce sol alors sauvage
Il arbora le pavillon Français.

Gloire à CARTIER ! par son génie
Du CANADA son pays fut doté ;
Puisse sa mémoire bénie
Vivre et passer à l'immortalité !
Dans ces lieux que, puissante reine,
ALBION prit et retient sous ses lois
La FRANCE serait souveraine,
Sans l'abandon du plus vil de ses rois.

Le Héros conquit cette terre ;
Mais, rappelant le *sic vos non vobis*,

Aux FRANÇAIS, par le droit de guerre,
Ces bords lointains furent un jour ravis.
Pendant cette sanglante lutte,
Le CANADIEN combattit avec cœur ;
Il fut vaincu, mais, dans sa chute
Il conserva l'estime du vainqueur.

Depuis le temps de la conquête
Dont s'honora l'illustre chef Normand,
Les arts, que nul rempart n'arrête,
Ont enrichi ce nouveau Continent.
Ses successeurs, suivant sa trace,
Ont refoulé le barbare Iroquois ;
Mais la gloire d'aucun n'efface
JACQUES CARTIER ! celle de tes exploits.

Ta gloire est pure et préférable
Au nom fameux qu'acquit FERNAND CORTEZ,
Qui, dans sa soif insatiable
D'or et d'argent, se souilla de forfaits ;
Tu transmis tes vertus austères
Aux descendants des NORMANDS, des BRETONS,
Et, depuis ce jour, de leurs pères
Ils sont encor les dignes rejetons.

Cessant d'obéir à la FRANCE,
Le CANADIEN a son affection
Reste fidèle, et, dès l'enfance,
Apprend sa langue et sa religion ;
Du beau pays de NORMANDIE
Où ses vaillants aïeux virent le jour,
Où leur cendre gît refroidie
Il se souvient et parle avec amour.

ROMANCE.

ADIEUX AU CANADA.

AIR : *Des Girondins.*

D'une année a vieilli le monde,
Depuis qu'aux bords du CANADA
La vapeur, maîtresse de l'onde,

D'un vol rapide m'amena.
Adieu ! belle contrée ;
Ta mémoire pour moi sera toujours sacrée. (*bis*)

Ici luttant avec constance
Contre la rigueur des *Hivers*,
L'homme conquit un sol immense
Dont il défricha les déserts,
Adieu ! etc.

A peine la neige est fondue,
Le grain germe et verdit les champs ;
Des oiseaux la troupe accourue
Chante le retour du *Printemps*.
Adieu ! etc.

Dans l'*Eté*, de courte durée,
Le soleil, aux brûlants rayons,
Sur la terre d'épis dorée,
Féconde et mûrit les moissons.
Adieu ! etc.

Mais l'*Automne* est plus belle encore ;
La brise a rafraîchi les cieux ;
Le feuillage multicolore,
Tableau brillant, charme les yeux.
Adieu ! etc.

Je vais abandonner vos rives,
Fleuve, ruisseaux et lacs d'azur !
Verrai-je ailleurs des eaux si vives,
Un si beau ciel, un air si pur ?
Adieu ! etc.

Trouverai-je, au lointain rivage
Où le destin m'aura porté,
FRANÇAIS mon maternel langage,
Et pareille hospitalité ?
Adieu ! contrée amie ; (*bis.*)
Ton image en mon cœur se grava pour la vie. (*bis.*)

CHANSON.

LES HIGLANDERS OU MONTAGNARDS ECOSSAIS.

AIR : *Dis moi Soldat, dis moi, t'en souviens-tu ?*

Qu'ai-je entendu ? quels nouveaux cris de guerre
Viennent troubler nos paisibles hameaux ?
Le sang va-t-il encor rougir la terre ?
N'avons-nous pas assez d'autres fléaux ?
Dans l'Orient gronde un orage immense,
Qui répandra le ravage et la mort.
Peuples ! jurez fraternelle alliance, } *bis.*
Pour repousser les Barbares du Nord.

Un *Autocrate* altéré de conquêtes,
Et se flattant de faciles succès,
Sous un *Ukase* a cru courber les têtes
Des *Ottamans*, des *Anglais*, des FRANÇAIS.
Mais son orgueil aura sa récompense,
Et des tyrans il subira le sort.
Peuples ! jurez fraternelle alliance, } *bis.*
Pour refouler les Barbares du Nord !

Montrez là-bas votre brillant courage
Fiers *Ecossais !* guerriers au corps géant ;
Près du Danube allez venger l'outrage
Que *Nicolas* jeta sur l'Occident.
L'honneur vous guide aux remparts de *Bysance*,
Où le *Croissant* saluera votre abord.
Peuples ! jurez fraternelle alliance, } *bis.*
Pour refouler les Barbares du Nord !

Nous rappelant nos braves *Patriotes*
Qui, demi nus, combattaient en héros,
Vers le *Bosphore*, illustres *sans culottes !*
La renommée escorte vos drapeaux ;
Du Russe altier châtiant l'arrogance,
Vous prouverez que votre bras est fort.
Peuples ! jurez fraternelle alliance, } *bis.*
Pour refouler les Barbares du Nord !

En vous voyant sous ce léger costume,
Les graves Turcs ouvriront de grands yeux,
Et le beau sexe, enfreignant la coutume,
Vous sourira d'un regard gracieux.
Vous entendrez les soldats de la FRANCE
Par leurs *vivats* vous accueillir au port.
Peuples ! jurez fraternelle alliance, } *bis.*
Pour refouler les Barbares du Nord ! }

Ceints de l'écharpe, armés de la claymore,
Le front orné d'un panache flottant,
Vous ferez voir au Czar le matamore,
Dans l'*Highlander* un rude combattant ;
Au champ d'honneur, égaux par la vaillance
A nos *spahis*, dans un intime accord,
Soldats ! jurez fraternelle alliance, } *bis.*
Pour terrasser les Barbares du Nord ! }

ROMANCE.

SOUVENIRS DE FRANCE.

AIR : *Happy land ! happy land !*

Noble FRANCE !
Belle FRANCE !
Je garde espoir
De te revoir ;
Plus j'y pense,
Plus mon cœur
S'énivre de bonheur.
Doux climat à l'air si pur,
Riche en fruits savoureux,
Bords du Rhône aux flots d'azur !
Sol favorisé des cieux !
Noble FRANCE !
Belle FRANCE !
Peut-on bannir
Ton souvenir ?
O Patrie
Tant chérie !

Ton heureux souvenir ?
Ah ! qui jamais pourrait bannir
Ton heureux souvenir ?

Sanctuaire
De lumière,
Refuge aimé
De l'opprimé,
Sur la terre
Quel séjour
Est plus digne d'amour ?
Toi des beaux arts le berceau,
Toi peuple du progrès,
Toi du monde le flambeau,
Brillant au loin comme auprès,
Noble FRANCE !
Belle FRANCE !
Peut-on bannir
Ton souvenir ?
O Contrée
Adorée !
Ton charmant souvenir ?
Oh ! qui jamais pourrait bannir
Ton charmant souvenir ?

On envie
Ton génie
Et ton esprit
Qui chante et rit ;
De la vie
Ton bon vin
Est le joyeux soutien ;
Toi seule tu sais unir
La raison, la gaîté,
La science et le plaisir,
La grâce avec la beauté.
Noble FRANCE !
Belle FRANCE !
Peut-on bannir
Ton souvenir ?
Territoire
De la gloire !
Ton brillant souvenir ?
Ah ! qui jamais pourrait bannir
Ton brillant souvenir ?

CHANSON.

SOUVENIRS DES ETATS-UNIS.

AIR : *Si tard, belle Castillane.*

Vous qu'une humeur vagabonde
Excite à courir le monde,
Ecoutez un bon avis ;
Voyez les ETATS-UNIS,
Nation hospitalière
Où le flot des *Emigrants*
Accourt de l'autre hémisphère } *bis.*
Chaque jour grossir ses rangs.

Des rives de l'ATLANTIQUE
Jusqu'aux bords du PACIFIQUE
Elle étend ses vastes bras,
Sous les plus divers climats ;
Sillonnant l'immense espace
De rail-roads et de canaux,
Son génie et son audace } *bis.*
Couvrent les mers de vaisseaux.

De l'AMÉRICAIN on vante
L'activité dévorante ;
Le temps à table passé
Lui parait mal dépensé ;
Dans son élan que n'arrête
Ni la chaleur ni le froid,
Malgré les vents, la tempête, } *bis.*
Il vole à son but tout droit.

Voyez sa course hâtive,
Comme une locomotive,
Franchir les monts, les déserts,
Les lacs, les fleuves, les mers ;
Qu'il se casse un membre en route,
Ou qu'il prenne un bain forcé,
Ce n'est pas ce qu'il redoute, } *bis.*
Mais c'est d'être devancé.

Dans ce pays la nature
Ne fit rien en miniature ;
De ses plus hardis pinceaux
Elle y traça ses tableaux.
Là tout semble sans limite ;
La terre, les flots, les cieux,
Et le peuple qui l'habite
N'a d'égal en aucun lieux. } *bis.*

Tandis que la vieille EUROPE
De nuages s'enveloppe,
L'astre de la LIBERTÉ
Répand ici sa clarté.
Tous les peuples qu'on opprime
Vers toi, phare lumineux !
AMÉRIQUE magnanime !
Pleins d'espoir, lèvent les yeux. } *bis.*

Laisse le char des Despotes
Fouler leurs sujets *ilotes ;*
Vois en pitié ces soldats
Sans cesse escortant leurs pas ;
Poursuis ta noble carrière
Sous l'égide de la paix,
Et garde, sur ta bannière,
Les étoiles du Progrès ! } *bis.*

CHANSON.

LE CZAR NICOLAS.

AIR : *Connaissez-vous Maître Pierre ?*

Lorsqu'on se bat avec rage,
RUSSE et TURC, au nom de DIEU,
A table, amis, c'est plus sage,
Le verre en main, faisons feu ! (*ter.*)

NICOLAS, empereur et pape,
Sur ses voisins tour à tour frappe ;
Quand un peuple persécuté

Se lève pour sa liberté ;
Aussitôt le grand *matamore*,
Qui hait le drapeau tricolore,
Veut le remplacer par le *Knout ;*
Ce symbole est mieux de son goût. (*ter.*)
Lorsqu'on se bat, etc.

Tandis qu'il vante avec emphase
Ses victoires dans le CAUCASE,
Des CIRCASSIENS le grand héros,
SCHAMYL fait fuir ses généraux.
Naguère, convoitant BYSANCE,
Au delà du *Pruth* il s'avance,
Et croit, de son bras tout puissant,
Bientôt écraser le CROISSANT. (*bis.*)
Lorsqu'on se bat, etc.

Invoquant le nom du *Prophète*,
ABDUL vaillament lui tient tête ;
Le typhus, aux RUSSES fatal,
Fait de leur camp un hôpital.
Vaincu dans l'EUROPE et l'ASIE,
NICOLAS entre en frénésie,
Et de ses revers GORTSCHAKOFF
Enrage ainsi que MENSCHIKOFF. (*ter.*)
Lorsqu'on se bat, etc.

Dans la colère qui l'emporte,
Il jure d'abaisser la *Porte ;*
Mais le Sultan met NICOLAS
A la *porte* de ses états,
Si bien qu'enfin, de perte en perte,
Cet enfonceur de *porte* ouverte
N'*emportera* dans ses foyers
Que des coups au lieu de lauriers. (*ter.*)
Lorsqu'on se bat, etc.

L'EUROPE elle même s'irrite
De l'ambition *moscovite ;*
ANGLAIS, FRANÇAIS ont des combats
Déjà sonné le *branle-bas*,
Et ces deux rivaux, chose étrange,
Offrent le curieux mélange,
Réunis avec le *Croissant*,

De vieux ennemis s'embrassant. (*ter.*)
Lorsqu'on se bat, etc.

Après cette belle équipée,
Qui va raccourcir son épée,
L'*Autocrate* ne viendra plus
Partout s'immiscer en intrus.
Qu'il laisse, comme bon leur semble
Vider leurs démêlés ensemble
Les HONGROIS, les AUTRICHIENS,
Le PAPE et les ITALIENS. (*ter.*)
Lorsqu'on se bat, etc.

Cette leçon sera sévère ;
Le *Czar* n'osera plus, j'espère,
Troubler, comme un épouvantail,
ABDUL-MEDJID en son sérail.
Loin de l'agression *calmouke*,
Il pourra fumer sa *chibouque*,
Accroupi sur un doux sopha,
En digne adorateur d'ALLAH ! (*ter.*)
Lorsqu'on se bat, etc.

CHANSON.

LA GUERRE D'ORIENT.

AIR : *Patriotique Danois.*

Marchons ANGLAIS ! marchons !
Courons FRANÇAIS ! courons !
Unissant nos drapeaux
Qui furent longtemps rivaux.
Au grand ours *autocrate*
Il faut rogner la patte,
Mais, vû ses griffes et ses dents,
Soyons prudents !
Ran tan plan,
Plan, plan, plan, plan, plan, plan, plan,
Marins ! préparez-vous,
Soldats ! visez bien vos coups.

Sonnez fifres, clairons,
Tambours, fusils, canons !
Marchons ! courons ! volons !

NICOLAS plaisantant
Sur ABDUL l'impotent,
Sent pour ce moribond
L'intérêt le plus profond.
Au SULTAN si malade
Il offre une rasade,
Et prépare une guérison
A sa façon !
Ran, tan plan,
Plan, plan, plan, plan, plan, plan, plan,
Pillule n'a jamais
Produit de pareils effets ;
Pour *Stamboul* au déclin,
Disait le CZAR malin,
Mon remède est certain.

Cet étrange docteur,
Guerrier, Pape, Empereur,
Voit que le TOUT-PUISSANT
Fait décroître le *Croissant.*
Et crie, en fanatique,
De sa voix despotique,
Marchez soldats ! S. NICOLAS
Guide nos pas !
Ran, tan plan,
Plan, plan, plan, plan, plan, plan, plan,
Accourez BEBUTOFF,
Paskiewitch, ANDRONIKOFF !
Mes *Cosaques* du *Don !*
Au SULTAN myrmidon
Tirez bien le *Cordon.*

Mais le SULTAN n'est point
Impotent à ce point ;
L'*Aigle* et le *Léopard*
Ont flairé le traquenard.
D'ALBION, de la FRANCE
Appelant l'assistance,
ABDUL-MEDJID à ce défi
Répond ainsi :
Ran, tan, plan,
Plan, plan, plan, plan, plan, plan, plan.

Grand Vizir, Ulemas,
Beys et fidèles Pachas,
Cheiks et Marabouts
Pour la foi levez vous !
Allah marche avec nous.

Nous qui, loin des combats,
N'attaquons que les plats,
Et qui, le verre en main,
Avons le cœur fort humain,
Au lieu de bayonnette
Manœuvrons la fourchette ;
Pour sabre enfonçons le couteau
Dans le gâteau !
Ran, tan, plan,
Plan, plan, plan, plan, plan, plan, plan,
Versons *Bordeaux*, *Pomard*,
Lançons l'*Aï* pour pétard !
Sonnez verres, flacons !
En avant les chansons !
Chargeons ! trinquons ! buvons !

CHANSON.

L'EAU ET LE VIN.

La vérité, dit-on, se montre
Dans une bouteille de *vin ;*
Je ne viens point protester contre,
Les vertus de ce jus divin ;
Mais l'*eau* n'a pas moins de mérite ;
Pour elle épris d'un beau penchant,
J'en fais ma boisson favorite
Et la veux pour sujet de chant. (*bis.*)

Le *vin* dérange un peu la tête
Si l'on en use largement ;
L'homme ivre ressemble à la bête ;
Dieu l'abandonne en ce moment ;
Mais l'*eau*, qu'on avale à plein verre,
Pure n'est jamais un poison ;

A l'estomac elle est légère
Et ne trouble point la raison. (*bis.*)

Le *vin* pris à trop fortes doses
Nous donne un teint trop florissant ;
L'*eau*, qui le rend couleur de roses,
Rafraîchit et calme le sang ;
Sur le *Champagne* et le *Bourgogne*
Ma sagesse a mis son *veto ;*
L'*eau* ne me rendra pas ivrogne ;
Je puis m'en gorger à *volo.* (*bis.*)

Pour la *Goutte* et la *Dyspepsie*
De l'*eau* l'effet est souverain ;
Pour l'*Asthme*, la *Paralysie*,
Les douleurs de *foie* et de *rein*,
A tous les maux c'est un remède,
Soit internes, soit sur la peau ;
Malades ! invoquez son aide !
Que votre médecin soit l'*eau !* (*bis.*)

L'homme est la seule créature
Qui boive le jus du raisin ;
Les poissons dans l'*eau*, je l'assure,
Se trouvent mieux que dans le *vin.*
Le *vin*, dit-on, par sa fumée
Dilate l'esprit au cerveau ;
Qu'on vante moins sa renommée ;
Sur les yeux il met un bandeau. (*bis.*)

Est-il rien d'aussi nécessaire
Que l'*eau* partout dans l'Univers ?
Sans elle il n'est point de rivière,
De sources, de lacs ni de mers ;
Elle nourrit, par la rosée,
Les fleurs, les fruits, les végétaux ;
Et la terre en est arrosée
Mieux que par le *vin* en ruisseaux. (*bis.*)

CHANSON.

L'HYDROTHERAPIE

AIR : *De Nostradamus.*

Depuis longtemps, disciples d'HYPPOCRATE,
D'affreux poisons vous me gorgiez en vain ;
C'est trop souffrir ! je me fais *hydropathe*
Et je renonce à l'usage du vin !
Plaignez mon sort, amis de la bouteille !
De l'*eau*, de l'*eau !* voilà mon seul espoir !
J'ai trop fêté le doux jus de la treille ;
Je bois de l'*eau !*
Je bois de l'*eau* du matin jusqu'au soir !

Contre les maux de l'humaine nature
On a cherché toujours, mais sans succès,
Un sûr remède ; eh ! bien c'est de l'*eau* pure,
La *panacée* aux merveilleux effets.
Plus de docteurs, ni diète ni tisane !
Non rien de l'*eau* n'égale le pouvoir,
Julep, *Quina*, ni *Rhubarbe* ni *Manne ;*
Il faut de l'*eau !*
Il faut de l'*eau* du matin jusqu'au soir !

A peine l'aube éclaire ma demeure,
Dans un tissu de laine empaqueté,
Sans mouvement, jusqu'au cou, plus d'une heure,
Comme un *poupon* je reste enmaillotté.
Puis, en sueur, dans un bassin je plonge ;
Un peu plus tard dans l'*eau* je vais m'assoir,
Puis sous la douche, enfin comme une éponge
Je bois de l'*eau !*
Je bois de l'*eau* du matin jusqu'au soir !

Ici venez ! infortunés malades
Que vos docteurs ne savent pas guérir ;
Vous y ferez de longues promenades
Et votre faim ne pourra s'assouvir.
Par ses vertus, la nouvelle *Jouvence*

Fera cesser votre long désespoir ;
A ce trésor puisez en abondance !
Buvez de l'*eau !*
Buvez de l'*eau*, du matin jusqu'au soir !

Si vous souffrez de quelque *névralgie*,
Buvez de l'*eau !* votre mal passera ;
Fièvre, *scorbut*, *migraine*, *gastralgie*,
A des flots d'*eau* rien ne résistera.
Il ne faut pas l'avaler goutte à goutte ;
Votre gosier doit être un entonnoir ;
Buvez de l'*eau !* vous n'aurez plus la *goutte ;*
Buvez de l'*eau !*
Buvez de l'*eau*, du matin jusqu'au soir !

Bien que dans l'*eau* je barbotte sans cesse,
Je parle vrai (ce n'est point un *canard*) ;
Le coloris de ma fraîche jeunesse
M'est revenu ; l'*eau* voilà tout mon fard.
O ! buveurs d'*eau*, guéris par ce régime,
La gratitude est pour vous un devoir ;
Préconisez ce remède sublime !
Et chantez l'*eau !*
Et chantez l'*eau*, du matin jusqu'au soir !

ROMANCE.

UNE MÈRE A SON FILS.

AIR : *De la Bonne Vieille.*

Je n'ai qu'un fils ; objet de ma tendresse,
Jusqu'à seize ans il resta sous mes yeux ;
Il est parti ; solitaire il me laisse,
Et, loin de moi, va chercher d'autres cieux.
Mon cœur de mère, en y pensant se brise,
Et, jour et nuit, il s'attache à tes pas,
Mon cher enfant, que le ciel te conduise ! } *bis.*
Reviens bientôt, ah ! reviens dans mes bras ! }

Naguère ALFRED, tu quittas ta patrie,
Où tu vivais de doux soins entouré,
Et tes adieux à ta mère chérie
Profondément dans mon âme ont vibré.
Ne crains-tu pas les glaces et la bise ?
Tu veux du Nord affronter les frimas,
Mon cher enfant, que le ciel te conduise !
Reviens bientôt, ah ! reviens dans mes bras ! } *bis.*

Fuis les écueils de ces lointains rivages,
Où tu n'as plus mon maternel appui !
Puisse en ton cœur, abrité des orages,
Régner la paix qui loin du mien a fui !
Puisse ta nef, au souffle de la brise,
Trouver partout d'hospitaliers climats !
Mon cher enfant, que le ciel te conduise !
Reviens bientôt, ah ! reviens dans mes bras ! } *bis.*

Songe souvent à ta mère qui pleure,
Car elle craint de ne plus te revoir ;
Son souvenir doit te suivre à toute heure ;
Dans mon ennui c'est mon plus doux espoir.
Que la vertu, l'honneur soit ta devise !
Aux vains plaisirs ne t'abandonne pas,
Mon cher enfant, que le ciel te conduise !
Reviens bientôt, ah ! reviens dans mes bras ! } *bis.*

Songe surtout à DIEU, céleste père,
Qui sait nos vœux et voit nos actions,
Et vers son trône élève ta prière,
Dans ton bonheur, dans tes afflictions !
Cherche un refuge au sein de notre Eglise,
Contre les maux, les dangers d'ici bas ;
Mon cher enfant, que le ciel te conduise !
Reviens bientôt ! ah ! reviens dans mes bras ! } *bis.*

CHANSON.

LE TOURLOUROU.

AIR : *J'ons un curé patriote, etc.*

Jeune conscrit de la ligne,
On m'appelle *Tourlourou ;*
Pensez-vous que je m'aligne
Pour ce titre ? pas si fou !
Je veux l'ennoblir, morbleu !
Par le baptême de feu ;
Qu'on se batte ! on verra,
Quand le canon tonnera, } *bis.*
Si le conscrit reculera !

Je ne suis pas haut de taille ;
Mais les petits se font grands
Sous les coups de la mitraille,
Qui nivelle tous les rangs.
A LUTZEN des *Tourlourous*
Les *Grognards* furent jaloux.
Quand l'armée entendra :
En avant, marche ! on verra } *bis.*
Si le conscrit reculera !

Près des belles fort sensible,
J'obtins de nombreux succès ;
Cet appas irrésistible
Séduit le guerrier FRANÇAIS ;
Il s'enflamme tour à tour
Aux feux de MARS et d'AMOUR.
Quand pour moi brillera
Un de ces feux, on verra } *bis.*
Si le conscrit reculera !

Le troupier fête la GLOIRE
Et rend hommage à BACCHUS ;
Bravement combattre et boire
Sont ses brillants attributs.
Que le RUSSE et le GERMAIN

Viennent piller notre vin ;
A leurs cris de *Hourra !*
Mille bombes ! on verra } *bis*
Si le conscrit reculera !

Mon espoir se réalise ;
Endossons le havresac ;
Près des fils de la TAMISE
Je vais camper au bivac ;
Le pas leste et l'air riant,
Je file vers l'ORIENT.
Bientôt mon jour viendra
De charger, et l'on verra } *bis*
Si le conscrit reculera !

ROMANCE.

INVOCATION A STE.-CÉCILE

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

O ! Patronne de *l'harmonie*,
STE.-CÉCILE ! entends nos vœux ;
Inspire-nous de ton génie
Et daigne sourire à nos jeux !

Que d'autres, marchant sur les pas
Du DIEU terrible des armées,
Portent l'étendard des combats
Chez vingt nations alarmées ;
Nous qui n'aimons que les *accords*,
Et dont l'humeur n'a rien d'hostile,
Nous implorons, dans nos transports,
Ta faveur, ô ! SAINTE-CÉCILE ! (*bis.*)
O ! Patronne de *l'harmonie, etc.*

Par sa harpe, du roi SAUL,
DAVID calmait la peine amère ;
GLUCK ! MOZART ! ROSSINI ! MEHUL !
L'Univers vous aime et révère ;
Et si l'histoire a conservé

Les grands noms d'Homère et D'eschyle,
Au même rang elle a gravé
Ceux qu'illustra Sainte-Cécile. (*bis.*)
O ! Patronne de *l'harmonie, etc.*

La musique avait autrefois,
Sur la terre, un suprême empire ;
Orphée entraînait rocs et bois
Emus des doux sons de sa lyre.
Par ses accords mélodieux
Amphyon bâtit une ville.
Ah ! d'un secret si précieux
Enrichis-nous, Sainte-Cécile ! (*bis.*)
O ! Patronne de *l'harmonie, etc.*

Si la musique, de nos jours,
N'opère plus tant de merveilles,
Si les rocs sont devenus sourds,
Si les arbres n'ont plus d'oreilles,
Cet art, qui police les mœurs,
Unit l'agréable à l'utile,
Et son pouvoir séduit les cœurs,
Grâce à tes dons, Sainte-Cécile ! (*bis.*)
O ! Patronne de *l'harmonie, etc.*

La musique, en des jours sereins
Change souvent des jours d'alarmes ;
Que de fois de joyeux refrains
Ont du malheur séché les larmes !
Plus d'un proscrit infortuné,
Qu'une ingrate patrie exile
Au bonheur se croit ramené,
En t'invoquant, Sainte-Cécile ! (*bis.*)
O ! Patronne de *l'harmonie, etc.*

CHANSON.

J'AI PERDU ET RETROUVÉ MON LA.

Air : *A-t-on jamais cité pareille atrocité ?*

Je voudrais chanter,
Puisqu'à chanter chacun m'invite,

Et, pour débuter,
Mon cœur au courage s'excite ;
Hélas ! je cherche en vain
Quelque joli refrain ;
Ne pouvant monter ni descendre,
Je renonce à me faire entendre
Et je fais halte *là*,
Car j'ai perdu mon *la !*

Mesdames, messieurs,
Vous m'excuserez, je l'espère ;
Je suis désireux
De pouvoir ici vous complaire ;
Mais, dans ce triste cas,
Grand est mon embarras,
Car, malgré mon obéissance,
Je me vois réduit au silence ;
Buvons un coup ; cela
Peut me rendre mon *la !*

Voici que Bacchus,
A défaut d'Apollon, m'inspire ;
Ma langue n'est plus
En désaccord avec ma lyre.
Versez, versez du vin !
C'est un nectar divin.
Doux et puissant jus de la treille !
Ma voix, du fond de la bouteille,

Avec toi sort, et *là*
J'ai retrouvé mon *la !*

De Gluck, de Mozart
Je néglige le Répertoire ;
Ces maîtres de l'art
N'ont pas fait de couplets à boire.
D'une simple chanson
Je préfère le son.
Béranger est mon cher poëte ;
Il m'inspire ma chansonnette ;
En prenant ce ton *là*,
J'ai retrouvé mon *la !*

CHANSON.

LA FETE DE ST.-HUBERT.

AIR : *Du Pirate.*

La nuit s'avance ;
Le jour commence ;
Debout ! chasseur, il est temps de partir ;
Point de paresse !
L'heure nous presse ;
N'entends-tu pas l'Angelus retentir ?
Déjà l'aurore a dissipé la brume,
Et la rosée aura bientôt séché ;
Honte au chasseur qui, dormant sur la plume,
Quand l'aube luit, reste encore couché !

Qu'il pleuve ou grèle,
Qu'il vente ou gèle,
Lorsqu'est venu le jour de St.-Hubert,
Point on n'écoute
L'Asthme ou la Goutte ;
Le vrai chasseur est toujours jeune et vert ;
Pour célébrer son patron, il apprête
Son vieux fusil qui ne doit pas rater,
Puis il déjeune ; en ce beau jour de fête,
Pour être leste, il faut bien se lester.

Huit heures sonnent ;
Les cors résonnent
Et du départ annoncent le signal ;
Pour notre gloire
Cessons de boire ;
Lorsqu'on est gris on tire toujours mal.
Napoléon, près de livrer bataille,
Ne buvait point ou buvait à demi ;
C'est qu'il voulait, au fort de la mitraille,
Ne pas voir trouble en voyant l'ennemi.

Comme à la guerre,
Comme à Cythère,
Il faut bon pied et bon œil au chasseur ;

Des vieilles armes
J'aime les charmes ;
Un fusil neuf dit novice tireur.
Lorsque le sang rougit la carnassière,
Et que la guêtre est veuve du sous-pied,
Lorsque la veste est grise de poussière,
Ce fourniment est fatal au gibier.

Quand, sur la voie,
La meute aboie,
En poursuivant Loup, Chevreuil ou Renard,
Suivons sa trace ;
Donnons-lui chasse,
Et hâtons-nous d'atteindre le fuyard !
Brailleau, *Mireau* ne lâchent point la piste
D'un *Sanglier*, surtout d'un *Cerf dix cors*,
Grand St.-Hubert ! ta faveur nous assiste !
En ton honneur nous boirons à pleins bords.

En vain la Bête,
Qui n'est pas bête,
Par des *crochets* offrira *l'Alibi*,
Si cette ruse
Ne nous abuse,
Nous chanterons en *chorus l'Hallali!*
Et quand, chargés de glorieux trophées,
Nous reviendrons affamés au manoir,
Un bon souper, digne du temps des Fées,
De ce beau jour couronnera le soir.

Oh ! douce joie,
Quand on se noie. . . .
A table assis, dans des flots de bon vin !
Lorsque l'on chante,
A voix ronflante,
Le tendre amour, dans un couplet badin !
Heureuse vie, hélas ! trop passagère,
Vrai Paradis au terrestre séjour,
Où le chasseur trouve, en vidant son verre,
De gais refrains sur le vin et l'amour !

ROMANCE.

LE PIRATE.

AIR : *De la Sentinelle.*

Errer maudit partout dans l'Univers ;
Braver les vents, lutter contre l'orage ;
Voguer au loin sur l'abîme des mers ;
Verser le sang et vivre de pillage ;
Craindre l'écueil jusques au port ;
N'aborder nulle plage amie ;
Du Pirate voilà le sort, } *bis.*
Telle est la vie !

Lorsqu'un vaisseau paraît à l'horizon,
Enfants ! ouvrez les voiles à la brise,
Dit le Forban, c'est une cargaison
Qui nous arrive, elle est de bonne prise ;
Imposons la loi du plus fort !
Tous au butin je vous convie ;
Du Pirate voilà le sort, } *bis.*
Telle est la vie !

A ce discours, ses hardis matelots
Poussent des cris de meurtre et de carnage.
Le brick s'élance et vole sur les flots,
Pour attaquer sa proie à l'abordage ;
Elle veut fuir, mais, vains efforts !
Trop faible elle est bientôt ravie ;
Du Pirate voilà le sort, } *bis.*
Telle est la vie !

Son œil perçant a découvert un jour
Une *villa*, l'ornement de la rive ;
Il l'assaillit ; tel l'avide vautour
Vole et s'abat sur la perdrix craintive ;
Tout fuit ou meurt à son abord ;
La terre de sang est rougie ;
Du Pirate voilà le sort, } *bis.*
Telle est la vie !

Puis, ô terreur ! il aperçoit les mâts
D'une frégate ardente à sa poursuite ;
Le canon gronde, au cri de branle-bas ;
Il cherche en vain son salut dans la fuite,
Captif on le condamne à mort,
Pour tous ses crimes qu'il expie ;
Du Pirate voilà le sort, } *bis.*
Telle est la vie ! }

Mais quelque fois on voit le vieux Forban,
Las d'écouter le vent des mers qui gronde,
Après avoir blanchi sur l'Océan,
Plier sa voile et renoncer à l'onde ;
Il jette l'ancre où le flot dort ;
Le calme est tout ce qu'il envie ;
Du Pirate voilà le sort, } *bis.*
Telle est la vie ! }

ROMANCE.

LES PREMIERS CHEVEUX BLANCS.

AIR : *Du Dieu des bonnes Gens.*

Destin fatal ! je me vois dans la glace
Des cheveux blancs ! je suis donc déjà vieux !
A cet aspect, un morne effroi me glace ;
La vérité vient dessiller mes yeux.
Adieu plaisirs, compagnons du jeune âge,
Rêves charmants de mes premiers amours !
Je n'aurai plus que votre froide image, } *bis.*
Pour consoler l'ennui de mes vieux jours ! }

C'en est donc fait ! ma jeunesse dorée
Du poids des ans subit le triste affront ;
Bientôt du Temps la marche accélérée
Aura creusé des rides sur mon front.
Le vent du Nord, au déclin de l'automne,
Porte la neige et le givre en ses flancs ;
Dans mon hiver, ma tête, qui grisonne, } *bis.*
Va s'argenter aussi de cheveux blancs ! }

Pourquoi me plaindre ? au ciel c'est faire injure ;
Dieu seul connaît ses motifs et ses fins ;
Obéissons aux lois de la nature ;
Naître et mourir ! c'est le sort des humains.
Quand de l'Amour s'éteint la vive flamme,
Qui du jeune âge anime le regard,
Un feu plus doux reste encor dans notre âme ; } *bis.*
C'est l'Amitié, qui sourit au vieillard !

Douce Amitié ! tu seras ma compagne,
Comme une sœur, jusqu'à mes derniers jours ;
Dans la Russie, en Suède, en Allemagne,
Au Canada tu m'as suivi toujours ?
Vieux voyageur, lassé du bruit du monde,
En réclamant ton hospitalité,
S'il pleut ou vente et que la foudre gronde, } *bis.*
Je trouverai le calme à ton côté !

Là nous pourrons rire, chanter et boire,
Et, de la vie en remontant les flots,
Comme un soldat, qui parle de sa gloire,
Nous causerons de nos premiers travaux ;
Et ces récits, doux charmes de cet âge,
Où l'on ne semble heureux qu'en souvenir,
A mes regards réfletoront l'image } *bis.*
D'un beau passé qui ne peut revenir !

CHANSON.

ADIEUX DE PAUL A VIRGINIE.

AIR : *Adieu ! mon beau Navire.*

Adieu, ma VIRGINIE !
Souvenir (*bis*) enchanteur !
Ton image bénie
Est gravée (*bis*) en mon cœur !

Tu quittes, pour un monde
Que tu ne connais pas,
Cette terre féconde,

Qui vit nos premiers pas.
Puisse du Ciel la bonté que j'implore
Sourire à nos amours !
Dieu Tout Puissant ! de celle que j'adore
Daigne embellir (*bis*) les jours
Daigne embellir les jours !
Adieu ! (*bis.*)
Adieu, ma VIRGINIE ! etc.

Tandisque ton navire
Se penche sur les flots,
Mon triste cœur soupire,
Brisé par les sanglots.
Dans les forêts quand nous marchions ensemble,
J'étais fier comme un roi ;
Mais, séparés par l'Océan, je tremble
Je tremble, hélas ! (*bis*) pour toi
Je tremble, hélas ! pour toi !
Adieu ! (*bis.*)
Adieu, ma VIRGINIE ! etc.

Sur la terre de FRANCE
Où tu vas aborder,
Puisse la Providence
De tous maux te garder !
Puisse PARIS, ville d'or et de fange,
Au ciel froid et brumeux,
Ne point ternir ton front pur comme un ange,
Ni blesser (*bis*) tes doux yeux !
Ni blesser tes doux yeux !
Adieu ! (*bis.*)
Adieu, ma VIRGINIE ! etc.

Grand Dieu ! sur ma figure
Je sens des pleurs glisser ;
Est-ce un funeste augure,
Qui vient nous menacer ?
J'ai fait serment que, si tu m'es ravie
Par le Destin cruel,
Sans nul regret j'abandonne la vie,
Pour te rejoindre (*bis*) au ciel !
Pour te rejoindre au ciel !
Adieu ! (*bis.*)
Adieu, ma VIRGINIE ! etc.

Ah ! ce triste présage
N'était que trop certain ;
La mer, près du rivage,
L'engloutit dans son sein ;
A son serment PAUL est resté fidèle ;
Il partagea son sort,
Et dans la tombe il repose, avec elle
Réuni (*bis*) par la mort,
Réuni par la mort.
Adieu ! (*bis.*)
Adieu, PAUL ! VIRGINIE !
Souvenir (*bis*) enchanteur !
Votre image bénie
Est gravée (*bis*) en mon cœur !

ROMANCE.

LE MORIBOND.

AIR : *Du fou de Tolède.*

L'été s'en va ; la rapide hirondelle
Fuit nos climats ;
Le sombre hiver, que novembre rappelle,
Vient à grands pas ;
Pauvre malade, hélas ! né sur la terre,
Pour y souffrir,
Après avoir vidé la coupe amère,
Je vais mourir !
Oui, je vais mourir !

Le vent du Nord dépouille la nature,
Tous les hivers ;
Mais le printemps lui rendra sa parure,
Ses tapis verts ;
Aux jours d'avril, l'aubépine embaumée
Doit refleurir ;
Et moi, dont l'âme à l'espoir est fermée,
Je vais mourir !
Oui, je vais mourir !

De jour en jour s'obscurcit la lumière
Devant mes yeux ;
Ma voix au monde, à mon heure dernière,
Fait ses adieux ;
La Médecine use en vain sa science
A me guérir ;
Pour moi bientôt l'Eternité commence ;
Je vais mourir !
Oui, je vais mourir !

Patrie, adieu ! toi, bienfaiteur du monde,
Adieu soleil !
Tout disparaît dans la mort, nuit profonde,
Et sans réveil !
D'un jour à peine il me reste l'espace
A parcourir ;
Comme un vain songe, à mes yeux tout s'efface ;
Je vais mourir !
Oui, je vais mourir !

Pourquoi me plaindre ? en sortant de la vie,
On entre au port.
L'Humanité sans cesse est asservie
Au même sort.
Le dernier jour qui voit couler nos larmes
Doit les tarir ;
Lorsque la vie a perdu tous ses charmes,

Mieux vaut mourir !
Oui, mieux vaut mourir !

Dieu, qui joignit à mon argile une âme,
En me créant,
N'éteindra pas cette divine flamme
Dans le néant !
Contre la mort, en Chrétien, mon courage
Sut s'aguérir ;
Sans redouter ce terrible passage,
Je vais mourir !
Oui, je vais mourir !

Cette pensée est l'espoir qui console
Mes noirs soucis ;
Mon âme pure à sa source revole,

Aux Saints Parvis ;
Le Méchant tremble à l'aspect de sa tombe
Près de s'ouvrir.
Le Juste seul, en souriant, succombe ;
Il sait mourir !
Seul il sait mourir !

CHANSON.

LE CONVALESCENT.

AIR : *Du Chanoine de l'Auxerrois.*

Durant le cours d'un long été,
Au fond d'une alcôve alité,
Séjour fort monotone,
J'ai souffert d'atroces douleurs ;
Ma face est maigre et sans couleurs,
Et ma tête grisonne ;
Mais, à l'approche de l'hiver,
Enfin je quitte cet enfer ;
Ton, ton, ton, ton,
Je change de ton ! (*bis.*)
Pour fêter mon automne.

Jugez si je fus aux abois ;
De tisane, pendant trois mois,
J'ai bu près d'une tonne.
Quand de la sorte on m'abreuvait,
Le médecin me prescrivait,
Un régime de nonne ;
Je veux, pour me dédommager,
Comme un moine, boire et manger ;
Ton, ton, ton, ton,
Je change de ton ! (*bis.*)
Et fête mon automne.

Je sens mes forces revenir ;
L'espoir, qui nous fait rajeunir,
Dans mon âme rayonne.

Pour charmer mes trop longs ennuis,
De courir les champs, jours et nuits,
Le désir m'aiguillonne.
Voyons le ciel Américain,
ROME, ATHÈNES, STAMBOUL, PEKIN !
Tra, la, la, la,
Arrêtons-nous là ! (*bis.*)
J'entre dans mon automne.

Longtemps j'eus bon pied et bon œil ;
Courant, comme un jeune chevreuil,
Lorsque le cor résonne,
Que de fois, avec mes amis
J'ai chassé, même sans permis !
Que le Fisc me pardonne !
Mais la maladie et les ans
Ont rendu mes pas chancelants.
Tra, la, la, la,
Chasseur halte là ! (*bis.*)
J'entre dans mon automne.

Sans être un renommé buveur,
Je me sens de joyeuse humeur,
Quand la vendange est bonne ;
A table, le verre à la main,
J'aime à chanter un gai refrain,
Qu'en *chorus* on entonne.
Le vin pour un convalescent
A toujours un attrait puissant ;
Tra, la, la. la,
Buveur, halte là ! (*bis.*)
J'entre dans mon automne.

CHANSON.

LES NOUVELLES INVENTIONS.

AIR : *Encore du Charlatanisme.*

Bien qu'à l'homme il fut défendu
De goûter le fruit de science,
Vers un horizon inconnu
Son esprit chaque jour s'élance.
Dans le champ de l'*Invention*
Il moissonne gloire et fortune ;
Entraîné par l'ambition
Qui causa sa perdition,
Bientôt il atteindra la LUNE ! (*bis.*)

Sans mépriser du temps passé
Les découvertes immortelles,
Les Modernes l'ont éclipsé
Par mille inventions nouvelles ;
Le *bistouri*, grâce à l'*Ether*,
Vous taille, sans douleur aucune ;
Nous roulons en *chemins de fer*,
Et les *ballons* traversent l'air,
Cherchant la route de la LUNE ! (*bis.*)

FRANKLIN, d'un bras audacieux,
Osa maîtriser le tonnerre ;
Le soleil, flambeau radieux,
Devint le pinceau de DAGUERRE ;
De FULTON l'esprit inventeur,
Dédaignant la trace commune,
Soumit les flots à la vapeur ;
Aidés par ce puissant moteur,
Nous allons monter vers la LUNE ! (*bis.*)

GALL qui, d'une savante main,
A du cerveau sondé l'organe,
Expliqua tout penchant humain,
En tâtant les bosses du crâne ;
HAHNEMANN de la *Faculté*
Suscita l'ardente rancune ;

Son génie en vain contesté
Emancipa l'Humanité,
Sous l'influence de la LUNE ! (*bis.*)

Est-il rien de plus merveilleux
Que le *Télégraphe Electrique ?*
La distance même des Cieux
Disparaît dans son vol magique ;
D'un monde à l'autre pour jamais,
Nous allons combler la lacune ;
Les peuples pourront désormais
Correspondre entr'eux sans relais,
De la Terre jusqu'à la LUNE ! (*bis.*)

Qui, dans ce siècle, doute encor
Des miracles du *magnétisme !*
Le vil métal y devient or,
Sans l'appareil du *Galvanisme ;*
Son pouvoir magique, infernal,
A la mort servant de tribune,
Au fond du caveau sépulcral,
Des vivants devient le fanal ;
Un jour il lira dans la LUNE ! (*bis.*)

La *Table* est l'agent conducteur
Vers les secrets les plus intimes.
Avec une *Cloche* à *plongeur*,
Des flots on sonde les abîmes.
De *Caoutchouc* empaqueté,
On brave la pluie importune,
Et le *gaz*, dans l'obscurité,
Du jour remplace la clarté,
En l'absence du clair de LUNE ! (*bis.*)

Enfin l'art le plus raffiné
Corrige et calque la Nature ;
Le Petit-maître suranné
Se fait une jeune figure ;
La laide, avec des cheveux gris,
Devient une piquante brune ;
Le fard a ses appas flétris
Des roses rend le coloris ;
C'est le Soleil après la LUNE ! (*bis.*)

ROMANCE.

MON CHIEN CASTOR.

AIR : *De la petite Mendiante.*

L'Amitié, ce bonheur si rare,
Est le plus doux présent du Ciel ;
Mais hélas ! il en est avare
A l'égard de chaque mortel ;
Des amis que je me rappelle
Combien peu me restent encor !
Il en est un qui m'est fidèle ;
Cet ami, c'est mon chien *Castor*. (*bis.*)

Si vous vivez dans la richesse,
Vous comptez des amis nombreux,
Pour vous pleins d'égards, de tendresse,
Quand vous n'avez pas besoin d'eux ;
Mais, si la fortune contraire
Tarit la source de votre or,
Ils vous laisseront solitaire,
N'imitant pas mon chien *Castor*. (*bis.*)

Plus d'une nymphe, au fin corsage,
M'a souri dans mon frais printemps ;
Mais ce sexe aimable et volage
Fuit à l'aspect des cheveux blancs.
Quand les rides me sont venues,
Leur essaim a pris son essor ;
Si je ne les ai pas revues,
J'ai du moins conservé *Castor*. (*bis.*)

Le jour, son dévoûment me touche ;
Partout où je vais, il me suit ;
Le soir, sous mon lit il se couche,
Et me garde pendant la nuit.
Il a le cœur d'une *colombe*,
Avec des dents d'*Alligator*.
Je puis compter, jusqu'à la tombe,
Sur l'attachement de *Castor*. (*bis.*)

Voyez combien il s'étudie
A satisfaire tous mes vœux
Et ma volonté, qu'il épie
Dans mes gestes et dans mes yeux !
Si quelquefois je le corrige
D'une faute, en maître butor,
Léchant la main qui le fustige,
A mes pieds se jette *Castor*. (*bis.*)

Il est soigneux dans sa toilette ;
Sans faire d'incongruité,
A table il mange en mon assiette,
Avec décence et propreté.
Il boit son café dans ma tasse ;
Sur tous les points c'est un trésor ;
Nul chien au monde ne surpasse
En vertus mon ami *Castor*. (*bis.*)

A la chasse il prend piste et quête,
Et court, sans jamais se lasser,
Après le gibier sa conquête,
Qu'il saisit, mais sans la froisser.
Il dresse ses longues oreilles,
Lorsqu'il entend le son du cor ;
Sur le gibier il fait merveilles ;
J'en ai toujours avec *Castor*. (*bis.*)

Sans me quitter plus que mon ombr
De me défendre il s'est fait loi ;
Si quelqu'un, à la mine sombre,
S'avance un peu trop près de moi,
Il grogne et parfois même aboie,
Entonnant sa voix de *Stentor* ;
Dans mon bonheur il met sa joie.
Je suis *Pollux* ; il est *Castor* !
On dirait *Pollux* et *Castor* !

CHANSON.

LE BARBIER PHILOSOPHE.

AIR : *Vivandière du Régiment.*

Philosophe, artiste et coiffeur,
J'ai fait mon tour de FRANCE ;
Mon sobriquet est *Joli cœur*,
Mon pays la *Provence.*
J'appris le cornet à piston,
Ton, ton, ton, ton, ton, taine, ton, ton,
J'appris le cornet à piston ;
Je suis BRUTUS-MOUTON !

Poëte même dans mon art,
Je frise les perruques ;
Sans être indiscret ni bavard,
J'adonise les nuques,
Et rase les poils du menton,
Ton, ton, ton, ton, etc.
Je rase les poils du menton ;
Voilà BRUTUS-MOUTON !

Je chante au lever du soleil,
Chante lorsqu'il se couche ;
Si je sens venir le sommeil,
Qui me ferme la bouche,
Je prends mon bonnet de coton,
Ton, ton, ton, ton, etc.
Je prends mon bonnet de coton ;
Voilà BRUTUS-MOUTON !

Sans ambition, sans souci,
Dans mon humble fortune,
L'embarras de l'or, Dieu merci,
Jamais ne m'importune.
Pour compagne j'ai *Margoton*,
Ton, ton, ton, ton, etc.
Pour compagne j'ai *Margoton*
Voilà BRUTUS-MOUTON !

Je préfère aux trésors des rois
  Ma pauvre indépendance ;
De la fortune quelquefois
  Eprouvant l'inconstance,
Les plus puissants changent de ton,
Ton, ton, ton, ton, etc.
Les plus puissants changent de ton,
  Jamais BRUTUS-MOUTON !

Si maintenant je me fais vieux,
  Ma langue est bonne encore ;
J'ai le pied sûr, d'excellents yeux
  Ouverts avant l'aurore,
Et je marche droit, sans bâton,
Ton, ton, ton, ton, etc.
Et je marche droit, sans bâton ;
  Voilà BRUTUS-MOUTON !

DÉMOCRITE riait toujours ;
  Il resta toujours jeune ;
Le bon vin prolonge les jours
  Que raccourcit le jeûne.
Puissé-je boire chex PLUTON !
Ton, ton, ton, ton, etc.
Puissé-je boire chez PLUTON !
  Voilà BRUTUS-MOUTON !

Dites, n'applaudissez-vous pas
  A ma philosophie ?
Heureux le mortel ici-bas,
  Dont gaîment fuit la vie !
La gaîté rajeunit, dit-on,
Ton, ton, ton, ton, etc.
La gaîté rajeunit dit-on ;
  Tel est BRUTUS-MOUTON !

CHANSON.

LE CHARLATAN FORAIN.

AIR : *Voilà l'troupier francais !*

Broum, broum, broum,
Rataplan, plan, plan,
De ma recette
Faites emplette !
Broum, broum, broum,
Rataplan, plan, plan,
Vite achetez mon orviétan !

Je suis connu sur tout' la Terre,
Pour l'plus fameux opérateur ;
J'ai traversé l'cercle Polaire,
Les Tropiques et l'Equateur ! (*bis.*)
Le SCHAH D'PERSE et L'SULTAN D'TURQUIE
L'EMP'REUR D'CHINE et L'CZAR de RUSSIE,
Tous m'ont fait l'plus flatteur accueil ;
Mais n'croyez pas qu' j'en ai d'l'orgueil.
Voilà, voilà, voilà, voilà, } *bis.*
Voilà le grand CHICANDALA ! }

Si vous souffrez de la *colique*,
Du *mal de tête*, aux *pieds*, aux *os*,
Si vous avez l'corps *hydropique*,
Ou d'la *gên'* dans *l'épin' du dos*, (*bis.*)
Accordez moi vot' confiance ;
Tout' douleur cède à ma science ;
Par pur amour du genre humain,
J'vous guéris dans un tour de main.
Voilà, etc.

J'ai des onguents pour la *brûlure ;*
Sans douleur j'arrache les dents ;
J'suis *oculiste* et *pédicure ;*
Je r'dress' tout' boss' sans accident ! (*bis.*)
Non seul'ment j'guéris les malades,
Mais j'possède encor des pommades,
Pour rajeunir un visag' vieux
Et fair' pousser barbe et cheveux !
Voilà, etc.

Enfin j'ai z'un r'mède admirable,
Pour guérir tous les maux divers ;
C'est un breuvag' fort agréable !
Bien qu'extrait d'végétaux amers ; (*bis.*)
Au choix, il relâche ou constipe,
Préserv' du *choléra*, d'la *grippe*,
Réchauff' les pieds, r'froidit l'cerveau,
Engraisse ou maigrit *a volo*,
Voilà, etc.

Je n'veux point nuire à la Méd'cine ;
Loin d'moi l'péché des envieux ;
Faut que l'docteur vous examine ;
C'est juste, et je n'demand' pas mieux, (*bis.*)
S'il ne peut rien à vot' souffrance,
Des Cieux implorez l'assistance ;
Si les Cieux pour vous restent sourds,
A mes remèd's ayez recours !
Voilà, etc.

L'occasion, messieurs, est bonne ;
Vous n'avez qu' l'embarras d'choisir ;
Je n'vous vends pas, d'honneur ! j'vous donne,
Pour cinq sous, chaq' fiol' d'élixir. (*bis.*)
Comm' je r'viens à la prochain' foire,
A ma parol' vous pouvez croire,
Si quelqu'un d'vous n'est pas content,
Il peut réclamer son argent !
Voilà, etc.

S'y s'trouve ici des incrédules,
Des Philosophs' des esprits forts,
J'prétends fair' cesser leurs scrupules,
A vos yeux, et sans d'grands efforts. (*bis.*)
Lisez ces brevets, ces diplômes
De mes poudres, filtres et baumes !
Les cachets d'ces certificats
Vous prouveront que je n'mens pas.
Voilà, voilà, voilà, voilà,
Voilà le grand CHICANDALA ! } *bis.*
Broum, broum, broum,
Rataplan, plan, plan, etc.

CHANSON.

LA FETE DE ST. JEAN.

AIR : *Dieu, mes enfants ! vous garde un beau trépas !*

Pour ravir l'homme au céleste anathème,
Jadis St.-Jean, sur les bords du *Jourdain*,
Versait la *Grâce*, en versant le baptême,
A flots puisés dans le creux de sa main. (*bis.*)
Suffisament l'eau nous lava la tête,
Et, confiants dans le Juge Divin,
A la Saint-Jean, dont ce jour est la fête, } *bis.*
Versons, amis ! sans eau, versons du vin ! }

Dans ce vieux temps, bien différent du nôtre,
Où l'on écoute un orateur disert,
Plus d'une fois, dit-on, le St.-Apôtre,
Sans auditeurs, prêcha dans le désert. (*bis.*)
Moi de St.-Jean je n'ai pas l'éloquence ;
Mais à chanter je suis souvent enclin ;
Pour ma chanson ayez de l'indulgence ! } *bis.*
Versons, amis ! sans eau, versons du vin ! }

A la St.-Jean, d'après un vieil usage,
Les paysans allumant de grands feux,
Dansent en rond et, dans chaque village,
L'air retentit de cris, de chants joyeux. (*bis.*)
Mieux inspirés que ces gens de campagne,
Attablons-nous et, le verre à la main,
Faisons un feu de *punch* et de *champagne* ! } *bis.*
Versons, amis ! sans eau versons du vin ! }

A la St.-Jean, que tout *Franc-Macon* fête,
La foule abonde au banquet fraternel ;
Là chacun rend, le *vénérable* en tête,
Au Saint Patron hommage solennel ; (*bis.*)
Et maint convive ayant, à fortes doses,
Bu du *champagne*, entonne ce refrain :
L'eau jointe au vin gâte deux bonnes choses ; } *bis.*
Versez, amis ! sans eau, versez du vin ! }

Eh ! quoi, s'écrie un auditeur sévère,
Vous invoquez St.-Jean le baptiseur,
Et profanez son nom que l'on révère,
En le mêlant à des chants de buveur ! (*bis.*)
Excuse-moi, pardonne à ma folie !
Il est trop vrai, grand Apôtre chrétien !
Je suis coupable, et mon tort, que j'expie, } *bis.*
C'est d'avoir bu, sans baptiser mon vin ! }

CHANSON.

VIVE LA TEMPÉRANCE !

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Température ! ton nom m'inspire ;
Je te dédie une chanson ;
Si d'autres ont fait ta satire,
Moi je soutiens ton écusson ;
J'offre bataille,
D'estoc, de taille,
A tes frondeurs et, ma plume à la main,
D'encre trempée,
Au lieu d'épée,
J'accours en lice et suis ton Paladin ;
Pour toi je veux rompre une lance
Contre tout champion du vin,
Et ma devise est ce refrain :
Vive la Température ! (*bis.*)

Hélas ! des fléaux innombrables
Assaillissent l'Humanité ;
D'où viennent ces maux effroyables ?
Du manque de sobriété ;
Là, je l'atteste,
Sont nés la peste,
Dont le nom est *Typhus* et *choléra*,
La *Dyspepsie*,
L'*Apoplexie*,
La *Fièvre*, le *Cancer* et *cætera*.
Dieu nous punit, dans sa vengeance,

De nos détestables excès ;
Pour avoir l'œil bon, le teint frais,
Vive la TEMPÉRANCE ! (*bis.*)

L'*Intempérance* m'exaspère
Soit de *langue*, chez le rhéteur
Soit de *fiel*, chez le pamphlétaire,
Soit d'*estomac*, chez le viveur ;
En mariage,
Dans le veuvage,
Ses doux abus doivent être évités ;
Aux jeux encore
Je la déplore,
Ainsi que dans les cultes exaltés ;
Partout sa funeste influence
Cause des malheurs, des combats ;
Pour vivre longtemps ici bas,
Vive la TEMPÉRANCE ! (*bis.*)

On dit souvent que le *champagne*
Rend spirituels même les sots ;
Je prétends qu'on *bat la campagne*
Quand on a bu ce vin à flots.
L'esprit qui pousse
Avec sa mousse,
S'évanouit, après le vin cuvé ;
Sa renommée,
Vaine fumée,
Brille un instant, comme s'il eût rêvé,
Ceux qui pratiquent l'abstinence
N'ont jamais l'esprit inégal,
Heureux qui d'esprit est frugal !
Vive la TEMPÉRANCE ! (*bis.*)

Vous qui, pour trop boire et bien vivre,
Avez le corps épais et lourd,
Voici mon conseil bon à suivre ;
Ne l'écoutez pas comme un sourd ;
Laissez l'orgie,
La tabagie,
Couchez vous tôt, et levez-vous au jour ;
Vivez d'eau clair,
De maigre chère,
Et ne songez qu'au *Platonique* amour ;

Par ce régime de prudence
Vous perdrez du ventre et du poids ;
Mais vous y gagnerez cent fois !
Vive la TEMPÉRANCE ! (*bis.*)

ROMANCE.

LA NOUVELLE BAYADÈRE.

AIR : *De la Bayadère.*

Je suis la BAYADÈRE,
Dont le gai tambourin,
Tra, la, la, la ! (*bis.*)
Tra, la, la, la, la, la, la !
Et la danse légère,
Tra, la, la, la, la, la, la, la !
Bannissent, (*bis.*)
Bannissent le chagrin !
Je suis la BAYADÈRE,
Dont le gai tambourin
Et la danse légère
Bannissent le chagrin !
Tra, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la,
La, la, la, la,
La, la,

Enfant des bords du *Gange*
Le plaisir est ma loi ;
Venez ! que l'on se range
En cercle, près de moi !
Tra, la, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la, la,
Car je suis,
Oui je suis,
Je suis la *Bayadère !*
Car :
Je suis la BAYADÈRE,
Dont le gai tambourin, etc.

Ainsi que l'Hirondelle,
Qui cherche d'autres cieux,
Je voltige, comme elle,
Le cœur libre et joyeux,
Tra, la, la, etc.

L'amour, sur mon passage,
Tenta de me charmer ;
Mais l'amour est volage,
Je ne veux point aimer,
Tra, la, la, etc.

Je n'aime que la terre
Qui m'a donné le jour,
Mon beau ciel et ma mère ;
Je n'ai point d'autre amour,
Tra, la, la, etc.

Après un long voyage,
L'oiseau revient au nid ;
Verrai-je ton rivage,
Beau Fleuve au flot béni ?
Tra, la, la, etc.

O ! *Brama !* je t'en prie,
Daigne exaucer mes vœux !
Ma liberté chérie
C'est tout ce que je veux ;
Tra, la, la, etc.

CHANSON.

LE CHIEN MIREAU.

AIR : *De chasse ton, ton, ton, taine, tonton !*

Entendez le bruit de la chasse !
Entendez les cris de MIREAU,
Dont le fin museau
Dépiste un blaireau !

A travers les buissons il passe
Et ne craint ni le feu ni l'eau ;
C'est un bon chien que MIREAU !

Jamais il ne lâche la piste,
Quand il a senti le gibier ;
Ainsi qu'un limier,
Aux jarrets d'acier,
A toute fatigue il résiste,
Attaque le loup meurtrier
Et même le Sanglier !

Il connait ma voix qui l'appelle
Et, s'il est bien ou maltraité,
Sa docilité
Suit ma volonté ;
Toujours caressant, plein de zèle,
Comme un chien rare en vérité,
MIREAU peut être cité !

Autrefois j'admirais des Belles
Les beaux yeux et d'autres appas ;
Mais plus d'une, hélas !
M'a pris dans ses lacs ;
Si les femmes sont infidèles,
Mon chien MIREAU qui ne l'est pas,
Fait mon bonheur ici bas !

Aujourd'hui que mon chef grisonne,
Sans cependant être perclus,
Je ne chasse plus,
Ces fausses vertus,
Mais, sur un air joyeux j'entonne
De mon vieux MIREAU les vertus
Et du Bordeaux le doux jus !

CHANSON.

LES PÉCHÉS DE JEUNESSE.

AIR : *Halte là ! la garde royale est là.*

Un jour que j'étais malade
Pour avoir fêté BACCHUS,
Je m'écriai, par boutade,
De vin je ne boirai plus !
Mais, la santé revenue,
J'oubliai ce vain serment,
Et la liqueur défendue
Eut pour moi plus d'agrément !
Car, hélas !
Il n'est pas
Un homme sage ici bas !

ADOLPHE étant à l'école
Griffonait déjà des vers.
Et, depuis, sa plume folle
Rime à tort et à travers ;
En vain de cette manie
Il tâcha de se guérir ;
Avec son mauvais génie
Il lui faut vivre et mourir !
Car, hélas ! etc.

ARTHUR aime la dépense ;
Le travail n'est pas son fait ;
Aux spectacles, à la danse,
A flaner mieux il se plaît ;
Par cette joyeuse vie
Son patrimoine a fondu
Et, pour comble de folie,
Le malheureux s'est pendu !
Car, hélas !

GUSTAVE agaçait les belles ;
Comme il est joli garçon ;
De trouver peu de cruelles
Il se vantait sans façon,

Des *Lorettes*, ces Sirènes,
Il lorgna trop les attraits,
Et plus tard, sur ses fredaines,
Il exhala ses regrets !
Car, hélas ! etc.

Le jeune ALPHONSE raffole
Du *Whist* et du *Lansquenet ;*
Au billard il carambole,
Comme un roi d'estaminet ;
Mais il ne fit que des dettes,
Au lieu de faire son droit ;
De bluettes en bluettes
Il vint en prison tout droit !
Car, hélas !
Il n'est pas
Un homme sage ici bas.

D'ALFRED le bouillant courage
Est renommé dans Paris ;
Le sang lui monte au visage,
Au premier mot mal compris ;
Mais il apprit à connaître
Des duels le triste écueil ;
Il a rencontré son maître,
Et ne voit plus que d'un œil !
Car, hélas ! etc.

EDMOND par la Politique
Est absorbé nuit et jour;
FRÉDERIC pour la musique
Est épris d'un vif amour.
L'un de sa monomanie
Est victime sous l'écrou ;
L'autre, en rêvant harmonie,
Un matin s'éveilla fou !
Car, hélas ! etc.

Ainsi chacun, dans ce monde,
Tombe en des péchés divers,
Tel vieillard, qui toujours gronde,
Eut jadis plus d'un travers.
Aux erreurs de la jeunesse
Il faut payer le tribut ;

Plaignons l'humaine faiblesse !
Victime de Belzébuth,
Car, hélas !
Il n'est pas
Un homme sage ici bas.

CHANSON.

LE VÉTERAN A SON FILS.

AIR : *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !*

OU : *Dieu, mes enfants, vous garde un beau trépas !*

Puisque le sort pour soldat te désigne,
Georges ! tu vas défendre ton pays ;
De cet honneur, mon fils, montre-toi digne,
Et d'un vieux père écoute les avis ; (*bis.*)
Demain tu vas laisser l'humble chaumière
Qui, pauvre enfant, t'abritait au berceau ;
Puisse la mort ne fermer ta paupière
Qu'à ton retour près de nous au hameau ! (*bis.*)

Le sol français, lorsque j'avais ton âge,
Fut quelque temps souillé par l'Etranger ;
Offrant mon bras, pour venger cet outrage,
J'ai défendu la Patrie en danger. (*bis.*)
Mon sang coula sur les champs de bataille
Où la victoire escortait mon drapeau ;
Je l'ai porté tout criblé de mitraille,
Puis décoré je revins au hameau ! (*bis.*)

J'ai librement servi la République ;
En m'imposant un volontaire exil,
Je pris mon rang dans l'armée héroïque
Qui triompha sur l'Adige et le Nil. (*bis.*)
Ce temps était glorieux pour la FRANCE,
Son avenir me souriait si beau !
Je me sentais heureux dans l'espérance
D'avoir un jour ma retraite au hameau ! (*bis.*)

Mais le Destin, après vingt ans de gloire,
Depuis *Moscou*, nous fut souvent fatal ;
De nos drapeaux s'éloigne la victoire,
Qui, jusques là, nous servit de fanal ; (*bis.*)
Hélas ! combien de mes compagnons d'armes
A *Waterloo* trouvèrent leur tombeau !
Sur nos revers j'ai versé bien des larmes ;
Seul j'ai revu le clocher du hameau ! (*bis.*)

Mais la Fortune indulgente j'espère,
T'a réservé, mon fils, de meilleurs jours,
Et n'aura plus, pour la FRANCE prospère,
A l'avenir, de funestes retours. (*bis.*)
La liberté, l'honneur de la Patrie,
Voilà partout ton guide, ton flambeau !
Aime et défends cette mère chèrie ;
A ton retour sois l'orgueil du hameau ! (*bis.*)

CHANSON.

L'ANGE SUR TERRE.

AIR : *Ah ! Rendez-moi mon cœur !*

J'ai vu sur la Terre
Un Ange aux yeux bleus,
Dont la voix légère
Est l'écho des cieux ;
Sans art, sans parure,
Brille sa beauté
Et sur sa figure
Se peint la bonté
MARIE on l'appelle ;
Qui s'approche d'elle
Eprouve un doux bonheur.
Que n'ai-je richesse,
Gloire, esprit, jeunesse,
Pour mériter son cœur !

Cet Ange céleste,
Bien loin des palais,

Sous un toit modeste
Voile ses attraits ;
La sainte auréole
Brille sur son front ;
Sa douce parole
A l'âme répond.
MARIE on l'appelle, etc.

Sa main potelée,
Aux veines d'azur,
Semble cizelée
Dans le marbre pur.
Sa bouche respire
Un parfum de fleur ;
Dans son doux sourire
Quel air enchanteur !
MARIE on l'appelle, etc.

Sa mine est piquante
Est noble à la fois ;
Sa taille élégante
Tiendrait dans mes doigts ;
Le zéphir se joue
Dans ses blonds cheveux,
Et sa fraîche joue
Fait mille curieux,
MARIE on l'appelle,
Qui s'approche d'elle
Eprouve un doux bonheur ;
Que n'ai-je richesse,
Gloire, esprit, jeunesse,
Pour mériter son cœur !

CHANSON.

LE VIEUX SOLDAT DE LA GARDE.

AIR : *Du muletier de Castille.*

Je suis vieux soldat de la Garde ; } *bis.*
J'ai vu *Wagram* et *marengo* ! }

Que de fois, dans ma'nte bataille,
De poudre et de sang enivré,
J'ai bravé boulets et mitraille,
Soit en *ligne*, soit en *carré !*
Soit en carré !
Je conserve encor ma cocarde
Noircie aux champs de *Waterloo !* (*bis.*)
Je suis vieux soldat, etc.

Un jour, mon régiment dans Rome
Le premier pénétra vainqueur ;
Mon général me dit : GUILLAUME !
Je te donne la croix d'honneur,
La croix d'honneur !
Cette croix, quand je la regarde,
Me rend plus fier qu'un *Hidalgo !* (*bis.*)
Je suis vieux soldat, etc.

Que de bon temps, en *Allemagne*,
Avec les blondes j'ai passé !
En *Italie* et dans l'*Espagne*
Avec des brunes j'ai valsé,
J'ai valsé !
Ah ! que j'avais l'humeur gaillarde,
Quand je dansais le *Fandango !* (*bis.*)
Je suis vieux soldat, etc.

Hélas ! depuis ces jours de gloire,
Le temps a blanchi mes cheveux ;
Mais j'en garde encor la mémoire,
Qui doit passer à nos neveux,
A nos neveux !
Solitaire dans ma mansarde,

Avec mon sabre et mon *Shako !* (*bis.*)
Je suis vieux soldat, etc.

Si le *Prussien* et le *Cosaque*,
Attaquaient mon pays, morbleu !
Je prendrais ma vieille casaque,
Et je ferais le coup de feu,
Le coup de feu !
Le temps sur ma vieille *flambarde*
N'a pas encor mis l'*embargo !* (*bis.*)
Je suis vieux soldat de la Garde, } *bis.*
J'ai vu *Wagram* et *Marengo !* }

CHANSON.

LE TRIOMPHE DE L'HUMANITÉ,

OU

L'ALLIANCE DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE.

AIR : *Du chant du départ : la victoire en chantant, etc.*

Trop longtemps a duré le règne des *Barbares ;*
La VICTOIRE et la LIBERTÉ
Vont faire triompher, au bruit de leurs fanfares,
Tes droits, ô sainte HUMANITÉ !
Le trône du CZAR despotique
Déjà commence à chanceler ;
Sous sa menace fanatique
Le monde a cessé de trembler.
Bientôt la FRANCE et l'ANGLETERRE
Dompteront le *Géant du Nord ;*
Des tyrans, fléaux de la terre,
Il subira le juste sort.

A peine leurs vaisseaux ont franchi le *Bosphore*,
L'Aigle Russe a repris son vol
Vers les murs de granit, mais trop faibles encore,
D'ODESSA, de SÉBASTOPOL ;

Vaincu sur le DANUBE même
Par les TURCS à tort méprisés,
Il fuit ! DIEU venge, au jour suprême,
Tant de peuples tyrannisés !
Bientôt la FRANCE, etc.

Vainement dans CRONSTADT le CZAR se fortifie
Et croit braver leurs bataillons !
Ce port, où son orgueil tremblant se réfugie,
Se hérisse en vain de canons ;
Ceux des deux flottes alliées
Renverseront forts et remparts ;
Sur ces murailles mitraillées
Doivent flotter leurs étendards.
Bientôt la FRANCE, etc.

Oui, le temps est venu de la haute vengeance ;
Levez-vous ! SUÉDOIS et GERMAINS,
HONGROIS et POLONAIS, l'OTTOMAN vous devance ;
Imitez les fiers CIRCASSIENS !
Reprenez ces vastes domaines
Que la force vous enleva !
La Liberté brise vos chaînes ;
A votre tête est Jéhovah !
Bientôt la FRANCE, etc.

Quels immenses bienfaits produira pour le monde
L'alliance des deux pays !
L'Humanité verra cette union féconde
En tous lieux répandre ses fruits ;
Quand le *colosse aux pieds d'argile*
S'écroule de son piédestal,
Désormais la guerre inutile
Tombe avec le Démon du mal.
Bientôt la France et l'Angleterre
Du tyran châtîront l'orgueil ;
Il verra son trône en poussière
Brisé contre ce double écueil

CHANSON.

COSAQUE OU RÉPUBLICAIN.

AIR : *De bravoure de l'opéra de Charles VI.*

Captif sur un roc où l'eau gronde,
En mourant, l'homme du Destin
Prédit le sort de ce bas-monde :
Ou Cosaque, ou *Républicain.* (*bis.*)
Peuples enchaînés qu'on outrage,
Vengez-vous ! chassez vos tyrans !
Brisez le joug de l'esclavage
Et les sceptres des conquérants ! (*bis.*)
Brisez le joug, etc.

Le CZAR veut, dans son insolence,
A l'Europe dicter des lois ;
Comme BRENNUS, dans la balance
De son épée il met le poids. (*bis.*)
Pour réprimer sa vaine rage,
Unissons-nous, serrons nos rangs !
Brisons le joug de l'esclavage, etc.

Pologne, ô nation guerrière,
Lève ton front ensanglanté !
Des peuples sois l'avant-courrière
Pour reprendre ta liberté ! (*bis.*)
Repousse une horde sauvage
Et des liens déshonorants !
Brise le joug de l'esclavage, etc.

Non, non ! jamais à l'*Autocrate*
Mon pays ne se soumettra ;
Son peuple fier et démocrate
Contre l'orgueilleux marchera. (*bis.*
Nous abhorrons le dur servage
De ses sujets trop ignorants ;
Brisons le joug de l'esclavage, etc.

Qu'entends-je ? une nouvelle immense
Suit la renommée en son vol ;
Déjà l'ANGLETERRE et la FRANCE
Ont fait tomber SÉBASTOPOL, (*bis.*)
Ses murs, théâtre de carnage,
Sont jonchés de morts, de mourants ;
Alliés ! brisez l'esclavage
Et les sceptres des conquérants !
Brisez le joug, etc.

CHANSON.

GLOIRE A L'IMPRIMERIE

OU

LES BIENFAITS DE LA PRESSE AU MONDE EN GÉNÉRAL, ET AU CANADA EN PARTICULIER.

AIR : *Dis moi. Soldat, dis moi t'en souviens-tu*

Jadis, avant qu'on eut trouvé la *Presse*,
Trésor caché depuis des milliers d'ans,
Plus d'un chef-d'œuvre et d'art et de sagesse
Fut englouti dans l'abîme du temps ;
Le fier OMAR, brûlant Alexandrie,
Plongea l'Histoire en des regrets amers ;
Amis ! chantons : gloire à l'*Imprimerie !* } (*bis*)
Elle agrandit le champ de l'Univers.

Envain jadis de pieux solitaires
Patiemment, par de nobles efforts,
De la science, au fond des monastères,
Ont conservé les précieux trésors ;
Un manuscrit que la main multiplie
Dans la poussière est rongé par les vers.
Amis ! chantons, etc. (*bis.*)

Quand GUTTENBERG vint révéler au monde
L'art merveilleux du *mobile alphabet*,
Sa découverte, en heureux fruits féconde,

Fut un fanal à l'éclatant reflet.
Depuis ce jour les produits du génie
Ont traversé le temps comme les mers ;
Amis ! chantons, etc. (*bis.*)

La *Presse* au loin propagea la lumière,
Et, sur ses pas guidant la Liberté,
Elle éclaira l'ignorance grossière
Où si longtemps croupit l'Humanité ;
Chez les *Chinois*, en *Perse*, en *Tartarie*,
Elle pénètre au delà des déserts.
Amis ! chantons, etc. (*bis.*)

Qui peut compter les bienfaits que la *Presse*
A répandus parmi le genre humain ?
Qui peut sonder la source de richesse
Qu'elle creusa de sa puissante main ?
Elle lutta contre la barbarie,
Et dévoila les desseins des pervers.
Amis ! chantons, etc. (*bis.*)

La *Presse* encor, de sa voix imposante,
Sert la morale, étend la vérité ;
Elle défend la faiblesse innocente,
Soutient la foi, prêche la charité ;
Contre l'erreur, l'abus, la tyrannie
Elle proteste, au sein même des fers.
Amis ! chantons, etc. (*bis.*)

Souvent l'infirme, accablé de souffrance,
L'homme attristé que poursuit le malheur,
A de la *Presse* invoqué l'assistance,
Pour apaiser ses soucis, ses douleurs ;
Elle a des chants pour Dieu, pour la Patrie,
Pour les amours, pour fronder les travers.
Amis ! chantons etc. (*bis.*)

Au CANADA la *Presse* rivalise
Avec l'Europe, en ses hardis progrès ;
De ce pays, que sa voix fertilise,
Elle soutient les plus chers intérêts ;
L'art, la science, ainsi que l'industrie,
Voilà son trône et ses sujets divers.
Amis ! chantons, etc. (*bis.*)

CHANSON.

AIR : *Vive la Lithographie !*

Honneur à l'*Imprimerie !*
Point d'plus belle invention ;
Sans fin elle multiplie
D'l'esprit tout' production,
Les *poëmes*, les *romans*,
Où soupirent les amants,
Les *fabl's* où parl'nt les oiseaux
Et tous les autr's animaux.

La Press' grav' les *tragédies*,
Les *chansons* avec leurs airs,
Opéras et *mélodies*,
La prose comme les vers.
Elle enrichit les Pap'tiers,
Les Fondeurs, les Gazettiers,
Porte à l'immortalité
L'Auteur du Public goûté.

Parfois c'pendant ell' publie
Pour vrais les faits les plus faux,
Quel qu'mauvaise rapsodie
Et des drames immoraux ;
Ell' reproduit des discours
De tribune longs et lourds,
Des écrits dignes du feu,
Où l'on outrag' le bon Dieu.

Malgré ça, son ministère
Est pour l'monde un vrai bonheur ;
Elle a l'plus beau caractère,
Et son typ' lui fait honneur ;
Sans avoir le vain orgueil
De n'trouver jamais d'écueil,
Car l'homm' n'est parfait en rien,
Ell' fit peu d'mal, beaucoup d'bien.

Maint grand homm' que d' sa trompette
La Renommée a vanté
Et BÉRANGER, notr' poëte,
Par la *Presse* ont débuté.
ELZEVIRE valait bien
L'plus fort académicien ;
Didot fut, s'lon moi, plus grand,
Plus util' qu'un conquérant.

Parmi le peuple *typographe*,
Fourmillière aux bras actifs,
Plus d'un sait mieux l'orthographe
Qu' certains docteurs ou shériffs.
Ouvriers intelligents
D' la pensée et braves gens,
Ils ont, quoiqu' mutins parfois,
D' l'esprit jusqu'au bout des doigts.

S'ils se mett'nt un jour en *grève*,
L' lend'main ils travaill'nt plus fort ;
C'est un' p'tit' guerr', puis la trève ;
Bientôt chacun est d'accord ;
Il n'y a pas d'poudr' ni d' bruit,
Mais person' n'en r' tir' de fruit ;
Tenant l' patron en échec,
Ils tiennent leur bourse à sec.

Avant l'ère de la *Presse*,
Souvent d'éminents esprits,
Mêm' ceux qui grimpaient l'Permesse,
Mouraient avec leurs écrits ;
La raison, la liberté
Restaient dans l'obscurité,
Et la superstition
Nuisait à la r'ligion.

Mais d'puis qu'à mille exemplaires
On imprim' tout livr' nouveau,
Plus de craint' que les lumières
S'éteignent sous le boisseau.
Grâce à la *Press'*, ma chanson

Aura peut-être quelque son
Par la voix des imprimeurs,
Des libraires, des chanteurs.

Honneur à l'*Imprimerie !*
Point d'plus belle invention ;
Sans fin elle multiplie
D'l'esprit tout' production.

TABLE.

	PAGE
La Nouvelle Canadienne	5
Le Canadien	6
La Baie des Ha ! Ha !	8
Le Marguillier de Lorette	9
Souvenirs du Canada	11
La Cataracte de Niagara	13
La Mal-baie	14
Kakouna	16
La Rivière-du-Loup	18
Les Peaux Rouges du Canada	20
L'Hospitalité Ecossaise	21
Jacques Cartier	23
Adieux au Canada	24
Les Highlanders Ecossais	26
Souvenirs de France	27
Souvenirs des Etats-Unis	29
Le Czar Nicolas	30
La Guerre d'Orient	32
L'Eau et le Vin	34
L'Hydrotérapie	36
Une Mère à son Fils	37
Le Tourlourou	39
Invocation à Ste. Cécile	40
J'ai perdu et retrouvé mon la	41
La Fête de St. Hubert	43
Le Pirate	45
Les Premiers Cheveux Blancs	46
Adieux de Paul à Virginie	47
Le Moribond	49
Le Convalescent	51
Les Nouvelles Inventions	53
Mon Chien Castor	55
Le Barbier Philosophe	57
Le Charlatan Forain	59

PAGE
La Fête de St. Jean 61
Vive la Tempérance 62
La Nouvelle Bayadère 64
Le Chien Mireau 65
Les Péchés de Jeunesse 67
Le Véteran à son Fils 69
L'Ange sur terre 70
Le Vieux Soldat de la Garde 72
L'Alliance de la France et de l'Angleterre 73
Cosaque ou Républicain 75
Gloire à l'Imprimerie 76
Eloge de la Presse 78